

J'ai vu...



LE GÉNÉRAL GUILLAUMAT

Le nouveau gouverneur militaire et commandant en chef des Armées de Paris.

FOP. 47

J'ai vu...

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE SAVON

HERNIE
Envoi du Catalogue Franco - ÉSSAI GRATUIT -



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS CUISSE de RESSORT DORSAL
Contention parfaite - Fixité absolue
MEYRIGNAC Bté 229, rue St-Honoré PARIS

ARTICLES POUR MILITAIRES
— Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc. —
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris

ASTHME
REMÈDE EFFICACE **ESPIC**
CIGARETTES OU POUDRE
100 PHOS - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guerison radicale Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

PELADE NOTICE GRATIS
SENET, pharmacien
27 rue Malabiau, Toulouse

FORCES INCONNUES
Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 86. GRATIS.

POUR CONSERVER
LES NUMEROS DE

J'ai vu...

Demandez le
RELIEUR-CLASSEUR dit "ÉLECTRIQUE"
Franco : 3 fr. 75



L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

PARIS — 30, Rue de Provence — PARIS



Vient de paraître en volume relié :

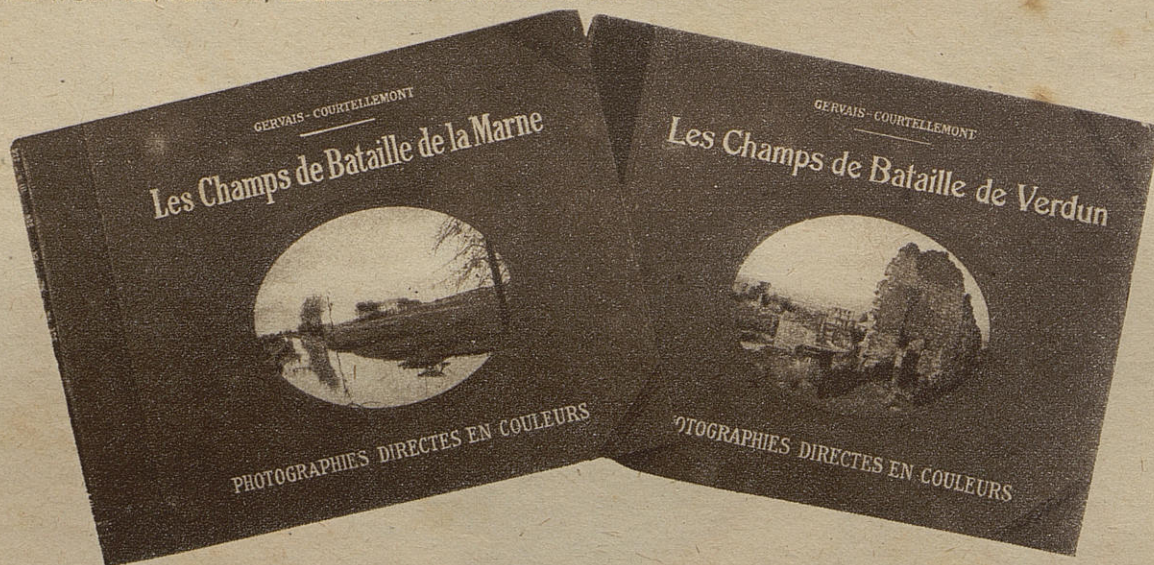
LES CHAMPS DE BATAILLE DE

VERDUN

Texte et Illustrations de GERVAIS-COURTELLEMONT

80 Photographies en couleurs d'irréprochable reproduction d'après les plaques autochromes du célèbre artiste, directement et sans retouche

DOUAUMONT, VAUX, SOUVILLE, TAVANNES, LE MORT-HOMME, LA COTE 304, FROIDETERRE, MOULAINVILLE, VAUQUOIS, LE WOEVRE, FLEURY, BELLEVILLE, CUMIÈRES, CLERMONT-EN-ARGONNE, DOMBASLE-EN-ARGONNE, etc., etc.



Splendide volume in-4° oblong (24-32), riche reliure de bibliothèque, inscriptions or, tranche supérieure dorée net 10 fr.

Dans la même Collection :

LES CHAMPS DE BATAILLE DE

LA MARNE

Texte et Illustrations de GERVAIS-COURTELLEMONT

Plus de 300 reproductions en couleurs, fac-similés de plaques autochromes

Même reliure que *Les Champs de Bataille de Verdun*... .. net 16 fr.

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39.61 ; 39.62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)



VOLTIGEURS ET GRENADIERS ATTAQUANT UN NID DE MITRAILLEUSES

LES AMÉRICAINS

Jamais les Américains ne seront prêts pour la guerre, ont dit et répété à maintes reprises les chefs allemands. Comme de coutume, l'Amérique n'a pas répondu par des paroles mais par des actes. Elle a complété le geste du général Pershing venant réclamer pour ses soldats une

Le mardi 28 mai 1918 restera une date dans la grande guerre que les démocraties libérales livrent aux autocraties militaires liguées autour du Kaiser de Berlin. C'est en ce jour que Français et Américains, luttant pour le même idéal, ont remporté leur premier succès commun.



Le commandement avait décidé d'enlever le village de Cantigny, — point d'appui dominant une des croupes descendant vers l'Avre, au nord de la grand'route Breteuil-Montdidier.

Cantigny est une bourgade de la Somme qui, avant la guerre, comptait à peu près cent cinquante habitants.

Elle était groupée à un croisement de routes : l'une allant de Montdidier à Grivesnes, Louvrechy, Ailly-sur-Noye ; une autre se dirigeant de Framicourt (au bord du ruisseau des Doms), sur Villers-Tournelle, Rocquencourt et Tartigny ; une troisième se dirigeant vers le Plessier et une quatrième vers le bois de l'Alval.

Les maisons s'alignaient le long de ces routes, autour du carrefour.

A l'entrée du village, en venant de Montdidier, était le château, au milieu d'un parc ; et, sur la montée qui grimpait vers le bois de l'Alval, se dressait la petite église paroissiale.

Des jardins, des vergers épanouis de verdure et retentissants de chants d'oiseaux attenaient aux petites maisons construites en briques ou en torchis, comme il est de coutume en Picardie.



notre première ligne passait à quatre ou cinq cents mètres du village, l'encadrant d'une sorte d'arc de cercle qui descendait les pentes où les petites maisons pointaient en clair dans leur nid de feuillage, puis, par delà un léger vallonnement remontait la côte du bois de Cantigny.

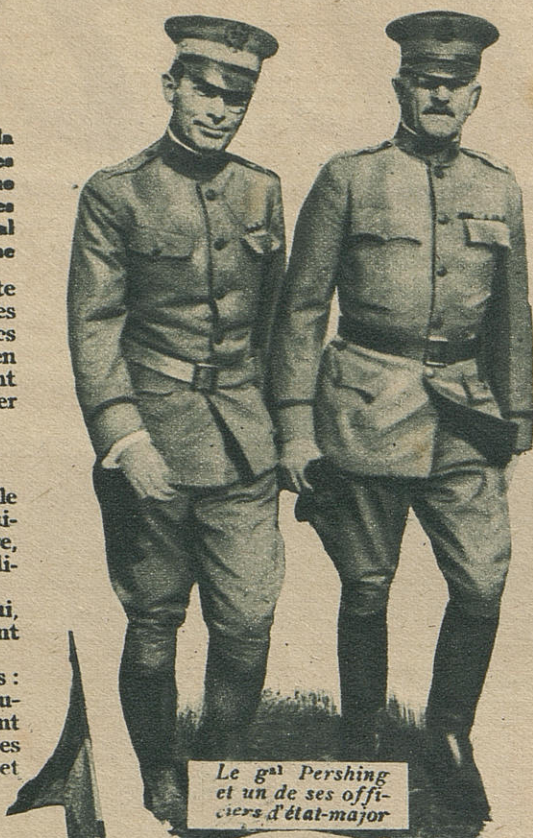
A la corne nord-est du bois elle se dirigeait vers le sud.

Avant l'attaque, ces croupes, mollement infléchies, étaient couvertes de verdure : prairies fleuries de boutons d'or, de scabièuses, blés déjà hauts où rougeoyaient les coquelicots. Quelques planches retournées par les labours allongeaient leurs rectangles de terre brune au milieu des verts sombres ou clairs du damier que peignaient les cultures sur les pentes. Ça et là toutefois des trous d'obus avaient creusé leurs entonnoirs au milieu des tiges encore frêles et tué l'espérance des récoltes à venir.

L'ennemi s'était soigneusement organisé dans le village.

Les caves, renforcées d'un revêtement de briques et de sacs à terre, avaient été transformées en autant d'abris où des mitrailleuses étaient braquées de place en place. Vergers et jardins dissimulaient également sous leurs arbres des mitrailleuses.

A la lisière du village, des éléments de tranchée, se flanquant mutuellement, battaient de leurs feux

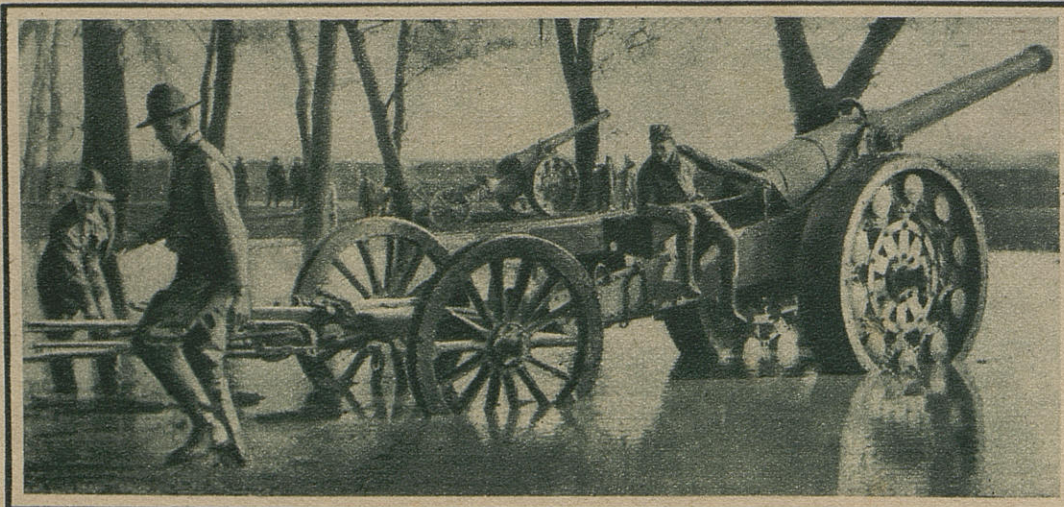


Le général Pershing et un de ses officiers d'état-major



Cavaliers américains à l'entraînement.

le glacis qui les séparait de nos lignes. Enfin, en avant même de ces tranchées, avaient été organisés des petits postes de surveillance occupés seulement la nuit.



A l'offensive de Cantigny, des canonniers font avancer leur pièce dans un gué.

A CANTIGNY

place d'honneur au front à l'heure peut-être la plus critique de l'offensive de Mars. Les voici sur les lignes et leurs costumes kaki se mêlent aux costumes bleu horizon. Une même bravoure anime ces troupes et les nôtres et leur sang coule pour la même cause : « Lafayette, ils sont là ! »

La position, comme on le voit, était sérieuse.

Aussi notre commandement avait-il mis à la disposition de nos alliés américains des batteries d'artillerie lourde — notamment des pièces à tir courbe, — qui devaient joindre leurs efforts à ceux de l'artillerie de tranchée pour défoncer les abris.

Six compagnies allemandes constituaient la garnison : les 9^e et 12^e du 272^e régiment de réserve ; les 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e du 271^e réserve : des Brandebourgeois et des Silésiens (82^e D.R.).

Ces dernières étaient en ligne depuis six jours, mais les deux premières — appartenant au 3^e bataillon du 272^e réserve, — venaient d'arriver en position dans la nuit même, relevant le 1^{er} bataillon.

De notre côté, les forces préparées pour l'attaque étaient : trois bataillons du 28^e régiment d'infanterie américaine, chacun à trois compagnies, un groupe de chars d'assaut français qui devait appuyer l'action du bataillon du centre ; à ces chars était adjointe une demi-compagnie d'élite fournie par le...^e régiment d'infanterie française. Enfin, un détachement de sapeurs français munis de lance-flammes devait aider au « nettoyage ».

Ainsi, artillerie franco-américaine, infanterie américaine, chars d'assaut français, sapeurs français, la coopération était aussi intime que possible.



La relève du 1^{er} bataillon du 272^e réserve par le 3^e bataillon était finie vers minuit.

La nuit s'acheva dans le plus grand calme. Rien ne décèla notre attaque.

Au petit jour, les éléments ennemis détachés aux avant-postes de nuit se replièrent tranquillement — comme à l'ordinaire, — dans les abris du village.

A 4 h. 45, notre préparation commença, — assez faiblement tout d'abord ; une heure plus tard, elle prenait toute son intensité. Un ouragan d'acier s'abattait sur les organisations boches.

A 6 h. 45, dans le clair soleil du matin qui blanchissait la plaine et allongeait démesurément l'ombre des arbres, les vagues d'assaut sortaient des parallèles de départ dans un ordre admirable.

Les fantassins américains portaient la baïonnette haute, avec un sang-froid et une résolution dignes de vétérans, — les officiers devant leur troupe la pipe aux dents et la canne à la main.

Tandis que le bataillon de droite atteignait les lisières sud du village, celui de gauche le débordait par le nord. Au centre, les chars d'assaut collaient au barrage d'artillerie qui progressait à l'allure fixée.

Les fantassins américains suivaient avec une magnifique ardeur.

Une batterie de chars attaqua à la lisière nord, une autre entre les dernières maisons et le cimetière, la troisième, au-delà du cimetière.

Dans les vergers, chacune de ces batteries détruisait, écrasait huit à dix nids de mitrailleuses, frayant ainsi le chemin à nos ardents compagnons d'armes qui se précipitaient sur les fantassins ennemis, les réduisaient ou les con-

J'ai vu.

traignaient à terre bas les armes.
« Ce fut une charge, une chevauchée » pour me servir des termes mêmes du capitaine Noscereau, commandant le groupe des chars d'assaut.

On voyait les Allemands s'enfuir dans la plaine au delà des maisons, poursuivis par les balles de nos pièces.

A l'intérieur du village, à coups de fusil et de grenades, le nettoyage s'opérait maison par maison, — ou plutôt cave après cave.

Nos lance-flammes intervenaient pour briser les résistances trop opiniâtres.

A 7 h. 30, tout était fini. Le village était entre nos mains; nos lignes s'établissaient à quatre ou cinq cents mètres au delà.

Le succès était complet. L'accompagnement d'artillerie, liaisons, tout avait admirablement fonctionné.

La perfidie allemande n'avait pas, cependant, laissé de se signaler en des incidents significatifs.

En voici un qui, malheureusement, n'est pas isolé.

Le lieutenant Heyduck s'empare d'un abri. Un officier allemand sort, la main



En pleine bataille : Infanterie sortant



Batterie d'artillerie

des tranchées pour courir à l'assaut.

en manœuvre. L'entraînement.

gauche levée. Il est suivi de dix-huit hommes qui, à l'exemple de leur chef, font « kama-rade ».

L'officier américain s'approche. L'Allemand, sortant la main droite qu'il avait gardé, sans que l'on y fit attention, derrière le dos, l'abat d'un coup de revolver à bout portant...

Inutile de dire que les soldats américains ont immédiatement vengé leur chef si lâchement assassiné.

Ailleurs, c'est un vizefeldwebel qui fait mine de se rendre et lance une grenade au sergent américain qui s'approche...

Deux cent quarante-sept prisonniers néanmoins prenaient le chemin de l'arrière.

Des mitrailleuses du matériel, en quantité, restaient entre nos mains.

C'était plaisir de voir la joie de nos « alliés » brandissant leurs trophées.

Le colonel Ely pouvait être fier de ses hommes.

Nos poilus, eux, étaient enthousiasmés de la vaillance de leurs frères d'armes qui venaient de se montrer à l'œuvre de si magnifiques émules. Modeste mais glorieux succès, brillant prélude des victoires communes de l'avenir.

DÉCORÉES POUR FAITS DE GUERRE

treize Françaises ont reçu la Légion d'honneur pour faits de guerre : Madeleine Semmer, l'héroïne de l'Eclusier. Blessée, Mme de l'Espinois succomba des suites de ses blessures. Mlle Canton-Baccara, n'ayant pas

quitté son ambulance, y fut assez grièvement blessée lors de la dernière offensive. A l'exception de Mmes Segni et Persem, les deux dernières décorées, nous donnons ici les photographies de ces légionnaires.

(En médaillon) : Mlle Yolande du Baye.

CONTE OCEANIEN

A l'ombre des poukas gigantesques, près de sa case, il était couché nonchalamment. Il contemplait avec un ennui de captif — à travers la verte ceinture des cocotiers bordant le rivage de l'atoll, — les vagues bleues se brisant sur les roches.

— « Tah ! Miriami oh, nako may ! »

Les paroles de l'homme sonnèrent dures et sèches, tandis que nerveusement sa main avait tracé des gestes d'impatience au-dessus de son front :

— « Miriami oh !... »

Elle sortit de la maison à cet appel plus impérieux du maître, un éventail en ses doigts cerclés d'anneaux. Et son sourire montrait tout son apeurement d'esclave femelle. Sa robe d'écorce de mûrier, agrafée sur l'épaule, se déploya au vent du large, coupée par le lava-lava qui enserrait sa taille si mince.

— Aya' ahh ! — Docile, vite elle s'était accroupie et l'éventail chassa les mouches. On eut dit qu'il ne s'était même pas aperçu de sa présence souhaitée : son regard fuyait, fuyait toujours au-delà des flots de la « mer ensoleillée ». Et la petite face brune à reflets d'or essaya de demeurer pareillement impassible. Elle savait bien que cet étranger n'en aimait aucune ; qu'entre toutes les jeunes filles du Motou elle était encore — puisqu'il l'avait choisie, — celle envers laquelle son cœur fermé ressentait le moins de farouche indifférence.

Or, ils s'étaient épousés temporairement — voilà trois lunes, — à la mode du pays. Car le célibat est un outrage à la nature et aux institutions de la Polynésie. Parce qu'il avait beaucoup voyagé, il devait avoir des femmes dans toutes les autres îles.

Elle s'ingéniait à être aimée. Nulle mieux qu'elle ne savait pétrir le pain et tresser, pour fabriquer des chapeaux de soleil, les torons blanchis des feuilles de pandanus. Elle avait renoncé à chiquer devant lui le *kavah* parce qu'il lui avait dit une fois que cela lui répugnait. Par contre, ses mains étaient promptes à rouler au maître le tabac en cigarettes dans les feuilles sèches du bananier. Aussi bien lui était terrible lorsqu'il avait bu de l'eau-de-vie, ou pire quand — comme maintenant, — il avait cette crise de nostalgie qu'il démentait si bien, en de certaines heures, en fuyant la société des autres Blancs ivrognes qui tenaient un comptoir de troc. Lors, des jours entiers, délaissant toutes choses, il errait au hasard de ses pas ou s'embarquait sur sa pirogue, pour plus de solitude...

Miriami, donc, ignorait tout de l'existence intérieure de son mari, et son âme lui était fermée comme une carapace de tortue. On l'appelait le Papaladji — l'étranger, — parce que c'était un homme blanc, assurément ; mais qui l'eût dit, de prime abord, à sa face tannée et retannée, dont les rides ressemblaient aux tatouages des naturels ? D'autant qu'il parlait à la perfection les idiomes divers d'Océanie comme s'il fût né dans les îles du Pacifique. Il ne se livrait, enfin, à aucun trafic ou négoce ; à l'inverse des autres Papaladjis, aussi après au gain qu'un requin est vorace, il dédaignait l'argent.

Il avait *royalement* payé la dot d'achat de Miriami d'un lot de cotonnade et de plusieurs bouteilles de tafia, avec un repas plantureux aux notables, dont était le vieux Ti'akoo, son « beau-père ».

Et — un temps trop court ! — son humeur sauvage avait paru s'adoucir au contact nouveau de cette petite esclave, de Miriami aux yeux profonds, sombres et lumineux comme l'eau du lagon, à la bouche pareille à ces fleurs de corail que le plongeur va chercher au fond de l'océan ; de Miriami à la grâce amoureuse bruissante ainsi que les palmes...

— *The pathi ! Te pathi !...*

Tous les indigènes se groupaient en tumulte sur la côte, agitant leurs bras. Ils se montraient là-bas, tout là-bas, un navire gréé en brigantine qui cinglait au plus près, le cap sur eux, pareil à un grand goéland, avec sa voilure blanche...

A ces cris, l'exilé tressaillit. Brusque, son geste chassa la docile Miriami. Et, tel qu'un fauve débusqué, il se leva puissamment, formidable et sournois.

Dans l'allégresse commune qu'incitait la venue de ce bâtiment — messenger du monde extérieur à ces isolés, — lui seul gardait un nuage sombre sur le visage.

Nul ne savait son nom, sa nationalité.

Quelle erreur ou quel crime l'avait ainsi poussé à la dérive, à l'isolement parmi le reste des humains ?

Marin déserteur peut-être, naufragé ou naufrageur, il avait abordé, un lointain matin, en ces îles. Les vieillards se rappelaient l'avoir vu, tout jeune, imberbe, avec ce silence de sa parole et sa hautaine approche. On ne savait rien de plus. Jamais on n'avait eu à lui reprocher d'avoir versé le sang inutile.

— *The pathi ! The pathi !...*

Et les enfants, piaillante marmaille nue, aux crânes rasés, luisants, avec de drôles de mèches ; les femmes aux *ridis* (pagnes) aux tons criards, aux ornements hétéroclites ; les hommes — chasseurs de squales, cultivateurs de « caro », pêcheurs de tortues, — tous venaient sur la grève saluer oyeusement les arrivants.

Le navire venait de mettre en panne au-delà des brisants de corail où, l'an passé, un baleinier s'était écrasé...

Un homme de son bord se jeta à la mer, un filin aux dents et nagea, fendant les lames d'un bras agile, nerveux. Il aborda sur le sable et hala la brigantine.

Les marins — hommes blancs et métis, — mirent pied à terre. Ils venaient, comme de coutume, renouveler les marchandises du Comptoir installé dans le village et emporter un chargement d'écaillés de tortue et de balles de « coprah ».

Ainsi, tous se réjouissaient, surtout les *karadjez* — les jeunes filles, — à évoquer les mille bagatelles de clinquant et les étoffes qui leur pourraient être offertes si elles savaient être gentiment complaisantes pour ces hôtes de passage...

Mais lui, le Papaladji, évitant la présence de ses frères, il s'était enfui, tel le poisson-volant devant le sombre. Il errait par les ruines du *Marac*, aux bords du lagon intérieur, murailles indestructibles dures comme l'airain, vestiges d'un temple païen millénaire aux figures en étranges reliefs, ainsi qu'on en rencontre tant dans les îles de la Polynésie Orientale. Il ne rentra que tard, à la nuit, auprès de Miriami qui l'attendait patiemment dans la case.

Et la petite esclave parla, tout en prépa-

rant les coquillages, les œufs de tortue et les *maiorès* (fruits de l'arbre à pain), pour le dîner. Elle parla des étrangers :

— « Apa ! Quelle nouvelle ils avaient apportée, ces hommes de la mer. Ils disaient que les pays de l'autre côté du monde étaient bouleversés comme par un raz de marée et que les nations *farançi* et *sidmani*, ruées l'une contre l'autre, avec leurs alliés, se livraient une guerre à mort. »

— « La France... ? » soupira, avec un frisson, le Papaladji. Puis il haussa les épaules et se rencogna en ses pensées mornes. Et Miriami, étonnée, le devinait désorbité aux veines gonflées de son front.

En quoi cela le touchait-il donc ?

— « L'Allemagne !... » gronda-t-il encore. Et la jeune femme entendit qu'il grinçait des dents...

Elle ne pouvait sonder, en vérité, le motif de son anxiété tumultueuse. Mais elle se rendait compte que ce que l'amour n'avait pu susciter ou réveiller en lui, car c'était avec tendresse qu'il avait prononcé ces deux mots : *la France*, la haine l'avait fait surgir à l'énoncé des syllabes suivantes : *l'Allemagne*.

Et toute la nuit, à ses côtés, elle l'ouït balbutier des mots, en une langue inconnue, qui échappait à son oreille, soit qu'il rêvât soit qu'il ne dormît pas, se tournant et se retournant sur les nattes de « kapau ».

Quand elle s'éveilla au jour, tardivement endormie, le Papaladji n'était plus là déjà. Elle l'épia. Il conversait seul, à haute voix, sous les pûkas où il s'était accoutumé de faire la sieste.

Les journées qui suivirent, Miriami le surprit, dans la tension de ses nerfs et de l'anxiété, écoutant les voix silencieuses, innombrables de la nature, dans l'obscurité et les lamentations de l'océan ; elle le vit, mille pensées heurtées dans la tête, sous les rais blafards de la lune, cette île géante des cieux, cet œil de la nuit... On eut dit qu'il luttait avec un démon intérieur.

Et Miriami — délaissée, — confia ces choses à son père. Et le vieux Ti'akoo réfléchit, l'index contre sa tempe. Et il dit, proverbialement, que celui qui doit être dévoré par le requin s'arrange pour passer la main à travers les grillages du boute-lof de sa pirogue : ainsi le veut la fatalité.

Dans le courant de la semaine, quand la brigantine leva l'ancre, il y avait un homme blanc de plus à son bord. Celui-là espérait regagner sa lointaine patrie inoubliée et combattre pour elle jusqu'au trépas.

En son cœur, il ne laissait pas un regret derrière lui.

Cependant, sur la grève, une forme tendue de jeune femme allongait les bras vers cette fatalité inéluctable qui conduit aveuglément les êtres. Et, comme elle avait chassé les mouches du front du Maître, elle formulait pour lui des vœux confus, malgré sa douleur. Et ses prunelles voilées de larmes étaient douces comme la lumière de Fétouao, l'étoile du matin.

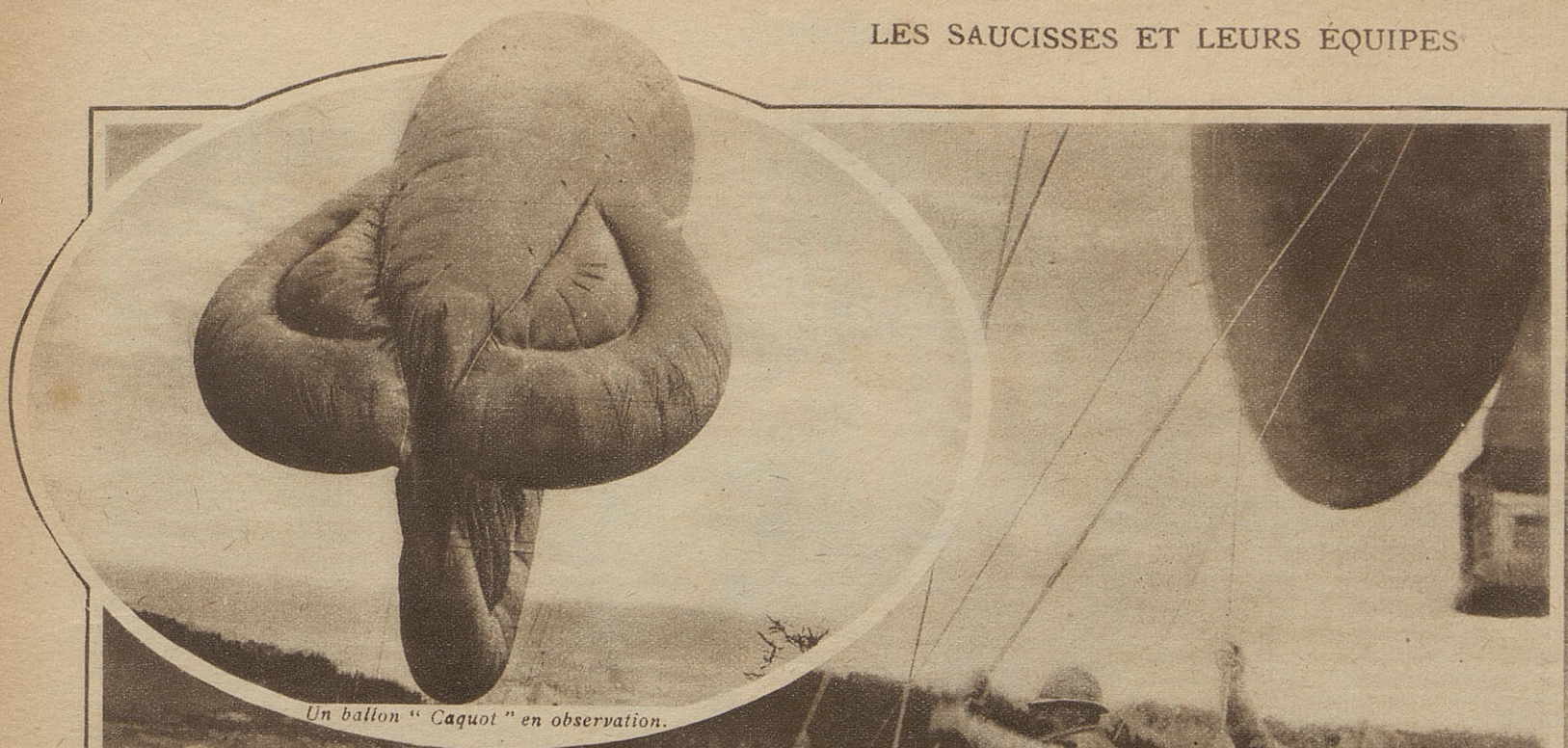
Le lava-lava qui serrait ses hanches frêles la faisait ressembler, avec sa robe flottante, à une hampe de drapeau. Et ces mots résignés s'échappèrent de ses lèvres :

— *Aye-ah ! To fà, to fà, Papaladji oh !...*

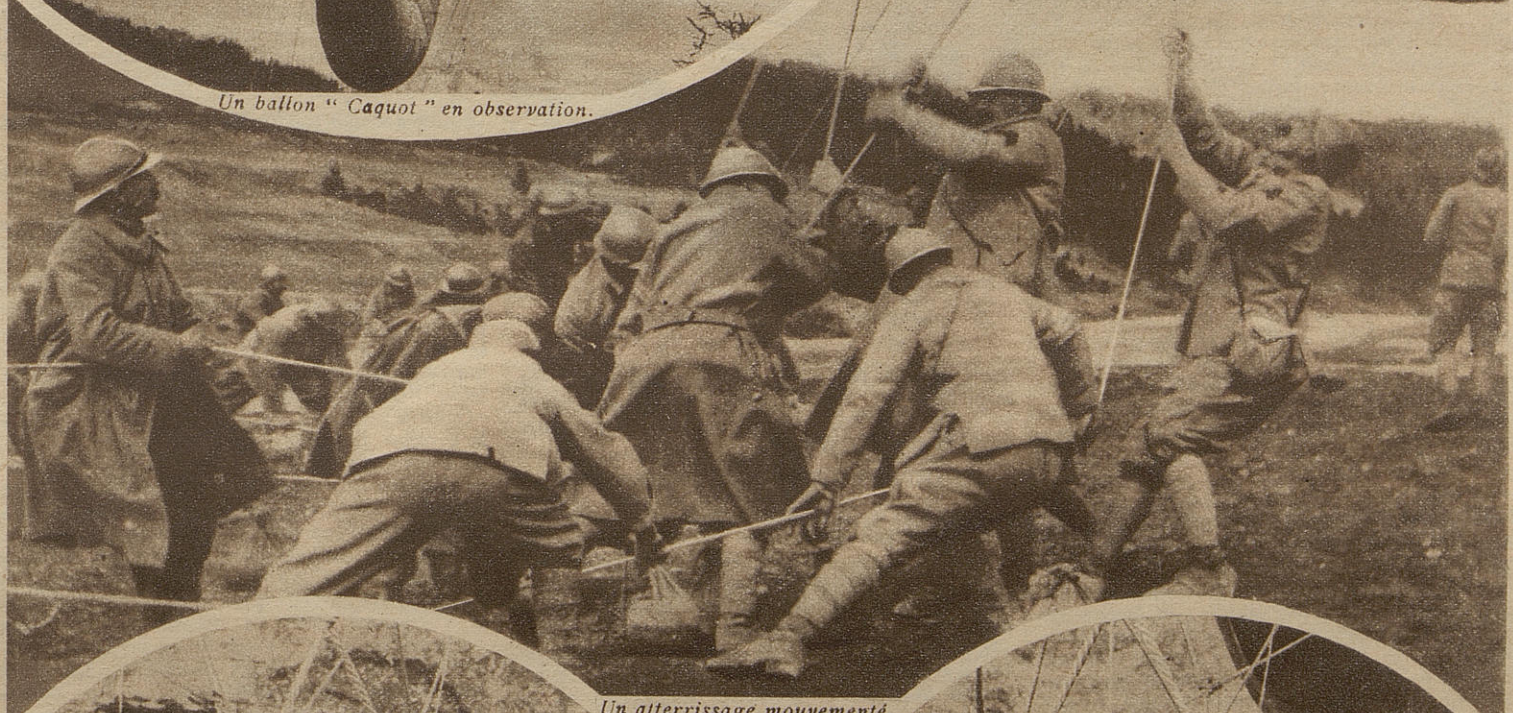
C'était l'adieu suprême de Miriami.

GEORGES GUIMBAL.

LES SAUCISSES ET LEURS ÉQUIPES



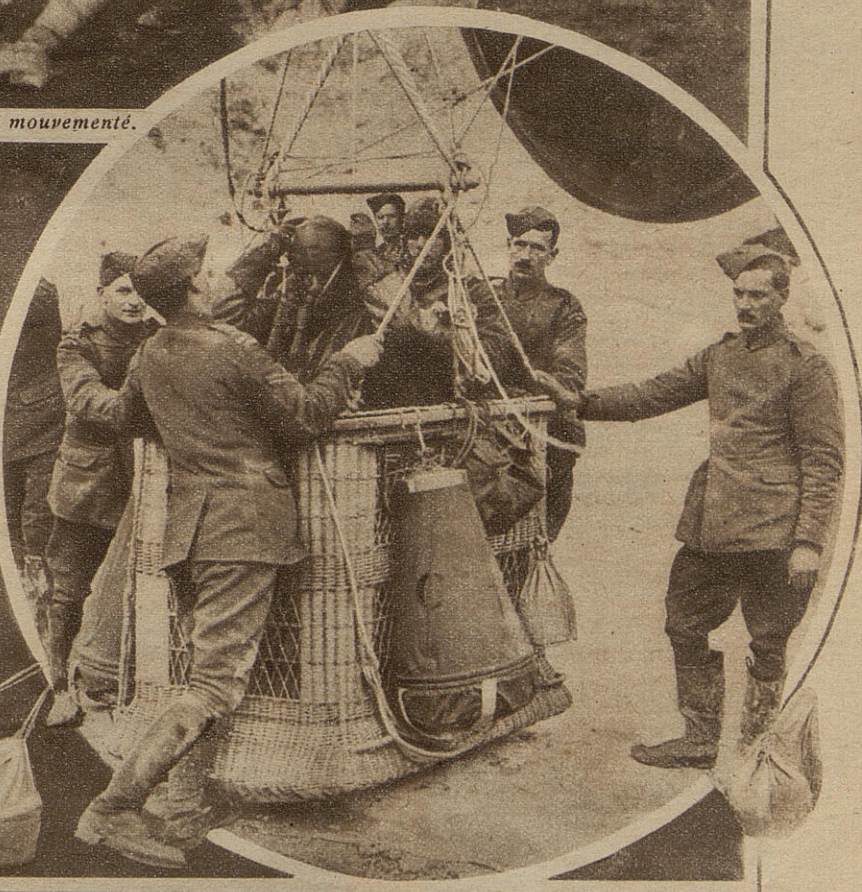
Un ballon "Caquot" en observation.



Un atterrissage mouvementé.



L'observateur dans la nacelle que les hommes maintiennent au sol.



les derniers préparatifs : à côté de la nacelle, l'enveloppe du parachute.

Le public, avant tout passionné pour les exploits des as de la chasse, ignore à peu près tout de la besogne si utile des observateurs en ballon. Ce sont les sentinelles vigilantes du champ de bataille, qui ont à certaines heures douloureuses, à Verdun notamment et dans la Somme, rendu d'inappréciables services. Très redoutés de l'ennemi dont

ils dévoilent la manœuvre, ils sont le point de mire de ses canons et de ses avions. Rappelons que les observateurs en ballons auxquels la "Guerre aérienne" consacrait un de ses derniers numéros comptent aussi leurs as : le lieutenant Tourtoy et l'enseigne de vaisseau Regnard, tous deux morts au champ d'honneur entre tant d'autres.

J'ai vu.

CEUX QUI VOLENT LA MORT!

DANS la délicieuse vallée de la Semois, en pays wallon, à la mi-août 1914.

Un bataillon du ...^e d'infanterie est là, derrière l'abrupte et pittoresque montée d'un coteau que couronne la touffe sombre d'un bois. A plat ventre sur l'herbe douce, le sac au haut des reins, protégeant la tête, les hommes, angoissés, attendent. Les gorges sont sèches; les cœurs sautent à grands coups dans les poitrines ou battent, si ralentis de mouvement, qu'il semble que l'on va mourir comme on s'endort. Par place, c'est soudain une lueur brève, l'explosion d'un percutant qui fait jaillir la terre lourde de pluie et des lambeaux de chair. Depuis vingt minutes l'on est ainsi mitraillé sans qu'il soit possible de chercher un abri: l'unité attendant l'ordre d'attaquer. Des mutilés hurlent leur douleur...

— Docteur?

— Mon commandant?

— Il faut opérer la relève des blessés... Nous ne pouvons laisser ces gens-là sans soins, à quelques mètres de nous...

Le médecin auxiliaire, un tout jeune homme, se soulevant sur les coudes, regarde le chef auprès duquel il est étendu et froidement:

— ... Si c'est un ordre, je l'exécuterai. Mais je vous supplie de réfléchir. Mes brancardiers et moi n'aurons pas relevé dix blessés que nous serons tués ou mis dans l'impossibilité d'agir...

— C'est un ordre!

— Bien!

D'un coup de rein saccadé où il y a de la colère et du désespoir, le désespoir d'être ainsi sacrifié alors que l'on possède en soi des trésors d'abnégation et de dévouement et que l'on va disparaître sans les manifester, le major se met debout. Quelques secondes il s'immobilise ainsi, les yeux fixés sur celui de qui dépend sa destinée, attendant le mot qui le libérera. L'autre évite son regard. Alors le petit major hèle ses porteurs: « Aux brancards et suivez-moi! » Des jurons étouffés, un cri de révolte qui s'étrangle, puis tous les brancardiers, tous, soulevés par cette voix autoritaire et la puissance formidable que leur confère l'orgueil de la mission à accomplir, se dressent.

Devant la spontanéité du geste, le commandant a-t-il un regret? Sans doute, puisque c'est d'une voix émue et voilée, si voilée, presque implorante, qu'il tente d'expliquer au médecin qui s'en va: « Que veux-tu, petit, c'est pour l'effet moral. » Trois minutes après, le petit major, les intestins sanguinolents, les yeux chavirés d'horreur, agonise...

Le corps de santé, celui, entendons-nous, qui se meut sous les tirs de barrage, connaît toutes les affres de la bataille. Il n'a point les honneurs de la vedette et c'est simplement



Les premiers soins au poste de secours.

LE CORPS DE SANTÉ AU FEU

tensité du tir des mitrailleuses. Arrêter les hémorragies par un premier pansement, telle est la tâche du médecin auxiliaire. Au second poste, dit *poste du bataillon*, le médecin major effectue les piqûres de caféine ou de morphine et parfois les piqûres antitétaniques. Il dirige ensuite le patient sur le *poste central* où le médecin chef opère. Au central, éloigné parfois de deux kilomètres du bataillon, se rencontrent les automobiles sanitaires ou, à leur défaut, un service de brancardiers qui assure les transports jusqu'au *groupe des brancardiers divisionnaires*. De là, le blessé file en automobile sur l'*ambulance*, d'où il partira sur un hôpital de la zone et, si son état le permet, de l'intérieur.

LES PANSEMENTS SOUS LES BOMBES

Les périls du métier! Ils sont de toute heure, de toute minute. Nombreux sont les postes de secours au fond desquels médecins, infirmiers ou brancardiers ont péri, asphyxiés ou tués à coups de grenades. En mai 1917, sur le plateau de Craonne, l'entrée d'un poste de secours est complètement obstruée par l'explosion d'un 150. La chance veut que les parois aient résisté à la déflagration. Le major s'assure que personne n'est touché. Sans l'ombre d'une émotion il demande: « Quelqu'un a-t-il un bout de bougie? » Puis, la lumière obtenue: « ... Nous avons le temps de nous tirer de là, l'important est de panser les blessés qui attendent... Avance, toi! » et, comme s'il eût été dans une clinique, il examine attentivement la première plaie qu'on lui présente, enroule avec précaution la bande de toile qui va maintenir le pansement. Les six patients passés en revue et dûment soignés il s'inquiète alors de revenir à l'air libre. « Allons, les gars, il s'agit de ne point s'énerver et d'éviter les efforts inutiles... De quels instruments disposons-nous?... » Le hasard heureux veut que deux pelles et une pioche aient été oubliées là. Les deux infirmiers présents, auxquels se joignent trois blessés qui peuvent encore apporter une aide appréciable, se mettent à l'œuvre. Deux heures, sous la direction du major, on essaie de se libérer de l'étreinte de terre qui s'est faite étouffante. Un chemin étroit est creusé, mais l'atmosphère devient difficilement respirable. Les hommes se découragent. Déjà deux d'entre eux se sont évanouis. Mais, enfin, une ouverture est pratiquée. Goulûment on aspire une grande lampée d'air pur. L'on revit, on est sauvé!

LE BRANCARDIER GONTHIER

Que dire du brancardier Gonthier? Il est choisi entre cent autres... Ce modeste — est mort devant Verdun, simple soldat. —

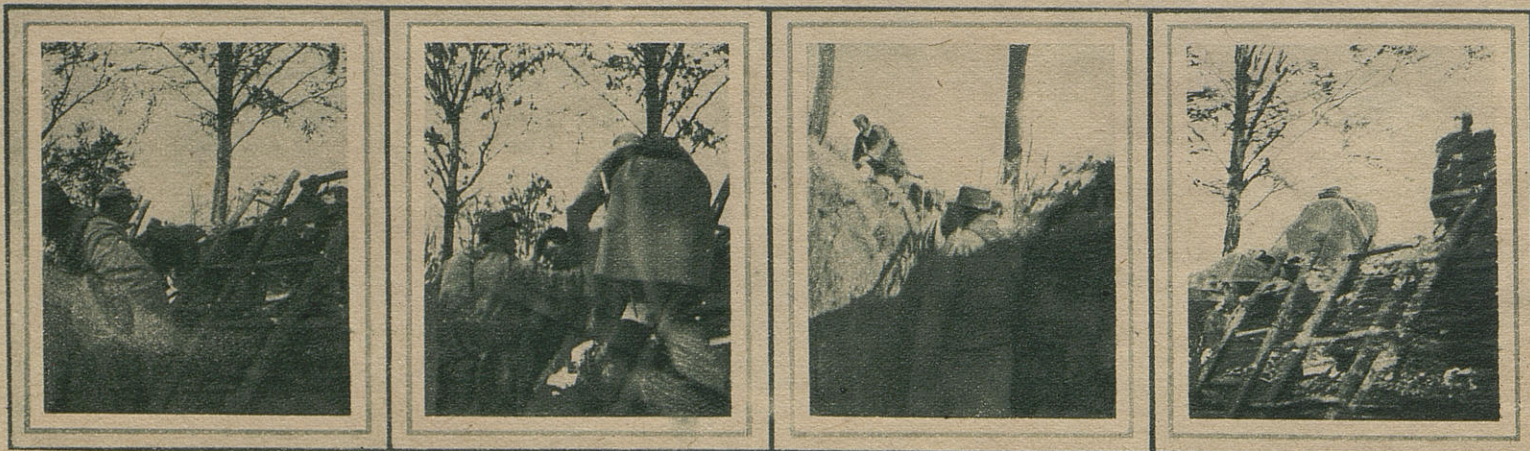
qu'il se fait tuer. (1) On connaît trop les hôpitaux de l'arrière, on ne sait pas assez ce qu'est un poste de secours qui fonctionne dans la zone de feu.

CE QU'EST UN POSTE DE SECOURS

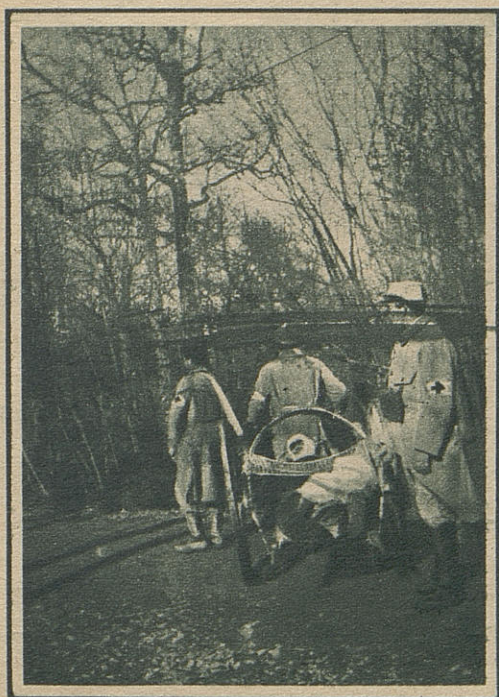
En général, la distance du poste de secours à la toute première ligne varie de vingt-cinq à quatre cents mètres. Son installation est des plus rudimentaires. Au cours d'une attaque le poste de secours de première ligne doit suivre la progression des troupes d'assaut. Abris et tranchées devenant inexistantes, bouleversés comme ils le sont par le tir des pièces lourdes, le médecin auxiliaire et sa petite troupe sont maintes fois obligés de se tapir dans un trou d'obus. Ils assurent la liaison avec l'arrière et rendent possible l'évacuation des blessés.

Dans un secteur actif, deux postes sont établis. L'un, tout à fait sur la ligne immédiate de feu et que dessert le médecin auxiliaire; l'autre, celui que l'on peut dénommer poste de secours du bataillon, à six cents ou huit cents mètres de la première ligne. Au premier poste, qui est plutôt un *relai*, se tiennent les brancardiers. Leur rôle est de procéder à l'immédiate relève des blessés, quelle que soit la violence de la canonnade et l'in-

(1) Le pourcentage des pertes du corps de santé qui opère en première ligne vient immédiatement après celui de l'infanterie.



DES BRANCARDIERS HÉROÏQUES SAUVENT DES BLESSÉS, SOUS LE FEU, A MASSIGES. — Ces photos, prises en Champagne, près de Massiges, montrent l'héroïsme des brancardiers du ... bataillon du ... régiment d'infanterie, se hissant par dessus le parapet de la tranchée pour aller chercher, sous les balles et les obus, les blessés qui souffrent au milieu des fils de fer barbelés. Sur les dix brancardiers qui se dévouèrent, deux ne revinrent pas et cinq autres furent blessés.



Près de Craonne : brancardiers emmenant un blessé.

soulevant B..., il lui fait le coup cher aux lutteurs : la ceinture avant... Maintenant il s'agit d'en mettre... Il en met si bien qu'il ramène B... parmi ses hommes et le sauve ainsi d'une mort certaine. Et comme l'on s'étonne qu'il n'eût point chargé le blessé sur son dos, ce qui lui eût permis d'aller plus rapidement, il rétorque : « Possible ! Mais comme les chérubins d'en face faisaient donner le moulin à café, c'est mon client qui aurait pris les jetons... Or, la maison Gonthier livre sa marchandise en bon état ».

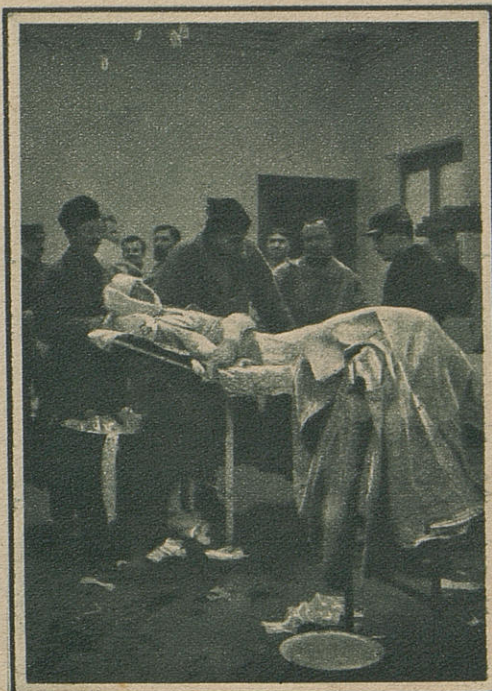
LE BOUCLIER VIVANT

Les circonstances au cours desquelles le brancardier Moreau se sacrifia pour sauver le capitaine X... ne le cèdent en rien aux plus beaux exemples d'abnégation. Procédant avec un compagnon à la relève des blessés sur une des pentes du « Mort-Homme », Moreau « charge » le capitaine qui a la cheville fracturée. Les deux brancardiers se hâtent vers le poste de secours, accompagnés par la stridence des éclatements. Ceux-ci sont bien en direction, mais trop haut. Les porteurs en ont entendu bien d'autres. Leur seule crainte est que les Fritz ne s'avisent de déclancher un tir de barrage ou seulement de faire pleuvoir les explosifs. Et soudain, d'un même mouvement, les deux hommes se sont écrasés, l'un sur le sol, l'autre, Moreau, sur le capitaine X... Un cri semblable a jailli de leur poitrine : « C'est pour nous ! » tant le soldat exercé sait presque discerner le point de chute quand son oreille a perçu le bruit du départ. C'est pour eux, en effet. Le 270 tombe à leur côté avec un fracas de tonnerre. Un jet de flammes, le miaulement prolongé des éclats, un tourbillonnement de fumée âcre et de terre projetée et, quand il est possible de se retrouver au milieu de ce bouleversement, le compagnon de Moreau, demeuré indemne, aperçoit son camarade la poitrine défoncée, la moitié du visage arrachée, qui râle sur le capitaine, vivant, lui. Moreau avait couvert l'officier de son corps.

UN HÉROS QUI NE VEUT PAS QU'ON LE NOMME

Nous aurions voulu faire connaître le nom du médecin auxiliaire B... mais il s'y est refusé, prétextant qu'il faudrait alors citer tous ses collègues.

Pourtant nous ne pouvons passer sous silence le rôle que B... s'est bénévolement réservé. Les missions les plus périlleuses, les tours de force les plus invraisemblables sont



Une opération dans un poste central (Somme).

pas à son actif moins de dix-sept citations. Au moment où un éclat d'obus le tua, il allait recevoir la croix. Sa vie de soldat n'est faite que d'actes d'héroïsme fou. Un jour il apprend par des légionnaires que le lieutenant B..., n'ayant pu être relevé, était demeuré sur le terrain, entre les nouvelles positions françaises et la ligne boche. « Bien, j'irai ! » Quoique la lumière du jour fût éclatante, il n'hésite pas. Un soldat a besoin de son aide, il y court. Comment n'est-il pas tué durant sa marche en avant, obligé comme il est de s'écraser à chaque pas, afin d'éviter shrapnells ou éclats d'obus ? Il ne l'a jamais su. Le voilà qui approche de l'endroit où gémit le lieutenant B... Il aperçoit l'homme, l'atteint et se tourne pour mieux l'empoigner.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon lieutenant ?

— J'ai la jambe brisée et suis incapable de faire un geste, tant j'ai perdu de sang.

— Ah ! diable ! diable ! Et juste au même instant voilà notre Gonthier qui reçoit comme un formidable coup de poing dans les reins. « J'en tiens, » explique-t-il après avoir repris son équilibre... Puis, d'une étreinte vigoureuse,

son lot. Le nombre des blessés, qu'il est allé panser entre les lignes, sous les plus impitoyables bombardements, ne se compte plus.

Au retour d'une expédition malheureuse l'on s'aperçoit que le commandant manque à l'appel. B... interroge : « Quelqu'un l'a-t-il vu tomber et où ? ». Un homme fournit des précisions. « Il a été pris sous une rafale de mitrailleuse et a piqué une tête dans un trou d'obus en avant de fils de fer boches... Maintenant est-il vivant ?... »

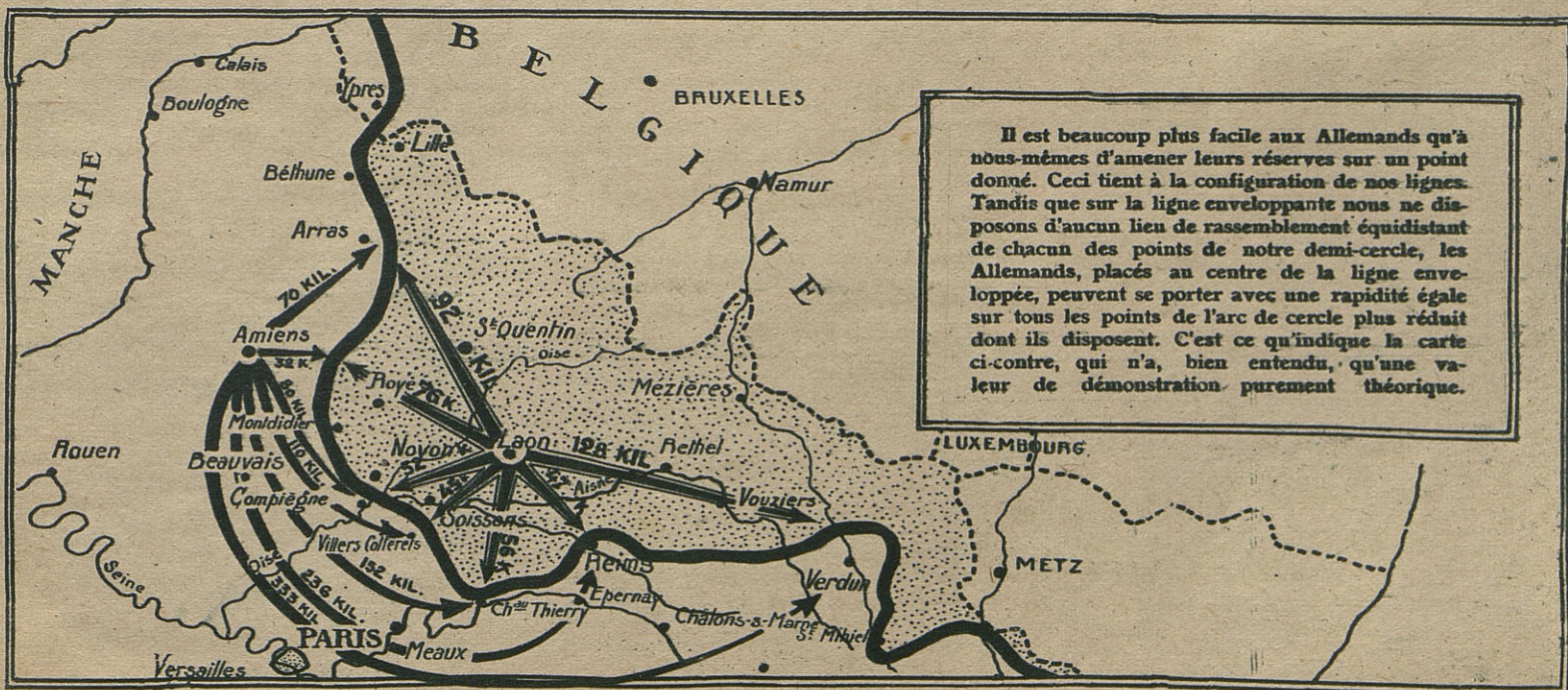
— Peu importe ! Où est-il ce trou ?

L'homme montre du doigt : « Là ! »

Sans la moindre hésitation, B... se munit d'un paquet de pansement et quoiqu'il fût déjà très clair sort du boyau. Rampant d'un trou d'obus à un autre trou d'obus, il découvre l'excavation où le commandant, une balle au défaut de l'épaule, se tapit. Il panse son chef, lui conseille de ne pas bouger jusqu'à la nuit où, lui promet-il, on viendra le quérir. Par la même voie il regagne notre ligne et, la nuit venue, avec deux brancardiers, va délivrer le blessé.

POI, FIGUÉMONT.

LE PROBLÈME DES LIGNES INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES : L'APPORT DES RÉSERVES





LA CAVALERIE FRANÇAISE A LA BATAILLE

La cavalerie française a joué un rôle de premier ordre dans l'arrêt des dernières poussées ennemies et dans « le colmatage » du nouveau front. Les opérations du 2^e corps de cavalerie dans la région des Monts de Flandre, du 12 avril au 5 mai, fournissent un exemple frappant de cette adaptation à la guerre actuelle d'une cavalerie mordante, qui sait tirer parti de sa mobilité.

Retiré de la bataille d'Amiens, le 2^e corps de cavalerie était depuis trois jours au repos dans la région d'Aumale quand il reçut, dans la nuit du 11 au 12 avril, l'ordre de se porter vers Saint-Omer pour participer à la bataille de la Lys.

Aussitôt commence une chevauchée fantastique dans laquelle trois divisions de cavalerie, leurs groupes cyclistes, leur artillerie, leurs groupes d'auto-canonnières, accomplissant en masse une performance sans égale dans l'histoire. Le corps de cavalerie parcourt 125 kilomètres dans les premières vingt-quatre heures; en soixante heures, sur des routes accidentées, franchi 200 kilomètres, ni trouve à pied



En vedette.

aux à l'arrière avaient une allure des plus franches et des plus dégagées; les hommes étaient tous joyeux et chantaient gaiement en marchant malgré la fatigue et les privations... Sans doute nos petits gars avaient les yeux un peu rouges, mais ils étaient tous infiniment fiers qu'on leur ait demandé un effort pareil, et c'est tout joyeusement qu'ils l'ont donné.

◆ ◆ ◆

Du 15 au 24, le corps de cavalerie opère en soutien des troupes britanniques, qui ont du étirer leurs lignes à la suite de la disparition du front portugais et de la formation d'une grosse poche entre Bailleul et Béthune; il assure la liaison entre deux armées britanniques et organise les points d'appui du terrain face à l'Est. Les points d'appui du terrain, ce sont les Monts de Flandre « verrues qui émergent brusquement du sol uni, avec un commandement de 60 à 80 kilomètres depuis le Mont-Cassel à l'Ouest au Mont-Kemmel à l'Est.

Le 23 les cavaliers ont achevé leur mission de liaison et de soutien. Derrière eux, une armée française, détachée du Nord, a rassemblé ses éléments; elle est prête à entrer dans la bataille. Le 2^e corps de cavalerie appuie vers la gauche, dans le secteur du Mont-Kemmel qu'il occupe avec les fantassins des 28^e et 154^e divisions d'infanterie.

En cinq jours, du 25 au 29 avril, l'ennemi qui veut à tout prix enlever la ligne des Monts de Flandre, dirige sur ce secteur deux attaques formidables; elles sont préparées par d'épaisses nappes gazeuses et par un feu de minnenwerfer et de canons de tout calibre qui dépasse en violence les grands bombardements de Verdun. Tout le terrain est battu depuis les premières lignes jusqu'en arrière.

Les cavaliers jouent dans ces deux batailles un rôle glorieux; leur mobilité leur permet d'intervenir pour boucher un trou et pour contre-attaquer. Ils vont à cheval en un point donné, mettent pied à terre, les chevaux retournent à l'arrière, tandis que les cavaliers, formés en bataillons et compagnies, combattent comme des fantassins d'élite.

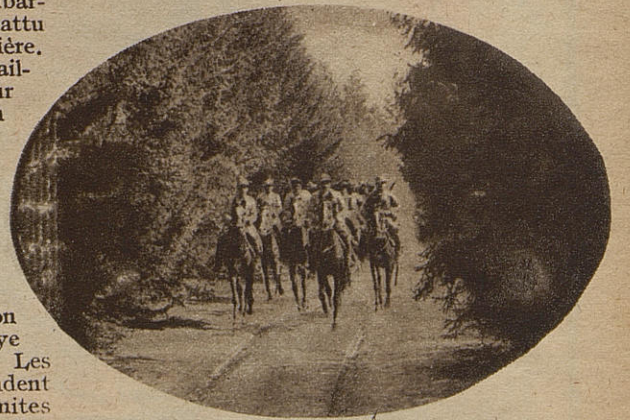
Le 25, quatre divisions plus spécialement choisies, dont le corps des chasseurs alpins, s'infiltrèrent autour du piton isolé du Kemmel, que les tirs d'enrayement de l'artillerie allemande ont isolé. Les fantassins de la 28^e division s'y défendent jusqu'à épuisement complet sous les marmites et les jets de flammes; pour les dégager, les bataillons de cavaliers à pied Lasalle et

Guérard poussent de vigoureuses contre-attaques qui limitent l'avance de l'ennemi.

◆ ◆ ◆

Après trois jours d'un calme relatif, l'ennemi lance le 29, à 7 heures, une nouvelle attaque préparée avec le même luxe de moyens. Son effort principal se porte sur Locre, où les cavaliers sont mêlés aux fantassins. Un fléchissement se produit un instant, mais les bataillons de cavaliers ripostent par des contre-attaques d'une cranerie et d'un mordant irrésistibles. C'est ainsi que le bataillon de cavalerie Lamarque rétablit la liaison un instant compromise entre deux unités voisines. Vers 10 heures, le bataillon de cavaliers Segerand, du 4^e dragons, reprend Locre et s'y maintient définitivement. Peu à peu l'action se fragmente; elle est menée par de petits groupes de combattants. Sur un point, c'est un officier du 4^e dragons qui travaillait avec une vingtaine d'hommes en manches de chemise et qui aperçoit des groupes de fantassins français refluant devant une attaque ennemie; il se précipite, la pelle d'une main, le revolver de l'autre, remonte tout le monde et, avec ses 20 dragons lancés à propos, rétablit la situation. Sur un autre point, un groupe de 8 dragons, commandés par le maréchal des logis Marmand, nettoie une partie du village de Locre, tuant une quarantaine d'Allemands. Grâce à de tels efforts, Locre nous reste.

Ce sont ces mêmes cavaliers, relevés quelques jours après, qui ont renouvelé, aux lisières de la forêt de Villers-Cotterets, leurs prouesses de la Somme et de Flandre.

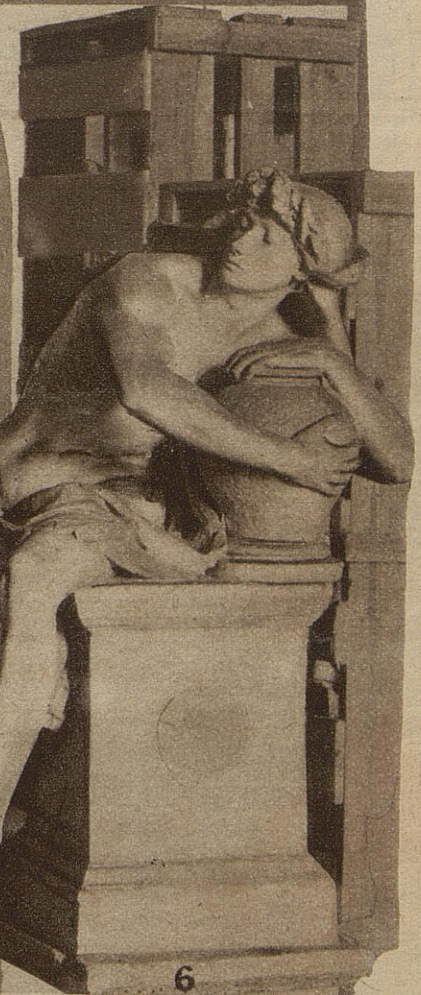
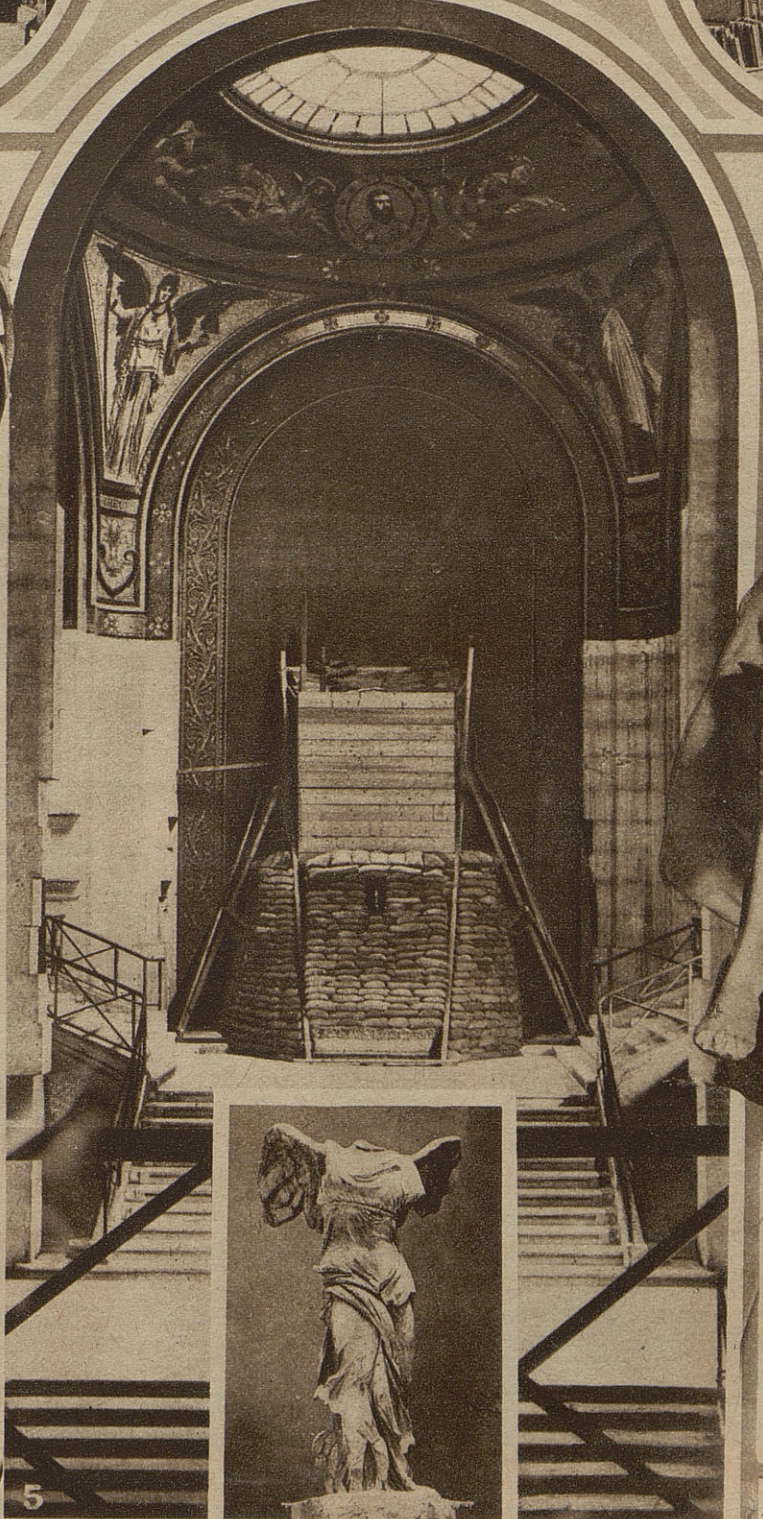
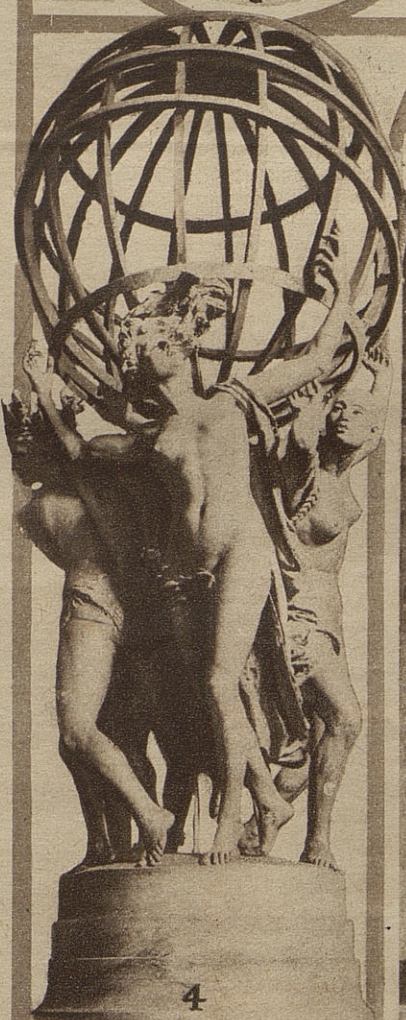
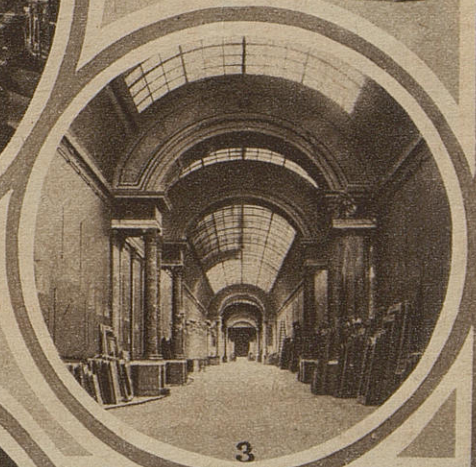


La patrouille surprise.

LES RICHESSES DU LOUVRE N'ONT RIEN A CRAINDRE

Le Souvenir Alsace et Lorraine, par Paul Dubois.

Ugolin et ses fils de Carpeaux.



- 1. La galerie des Antiques.
- 2. La galerie d'Apollon.
- 3. La grande Galerie.

On a mis à l'abri des bombardements les trésors du Louvre. Toutes les statues sont descendues de leur piédestal pour se réfugier dans de solides salles voûtées, et les toiles ont été décrochées des galeries, pour connaître l'obs-

- 4. Les quatre parties du monde, par Carpeaux.
- 6. Une statue et la caisse qui l'attend.

curité rassurante des caves. La Victoire de Samothrace disparaît sous des sacs de sable qui brisent l'élan de ses ailes. Mais elle les épioiera à nouveau le jour — qui n'est pas éloigné sans doute, — de la grande victoire

Dans le document central : La Victoire de Samothrace sous sa carapace de sable.

Au dessous : Le célèbre chef-d'œuvre.



Vue générale de l'Ice Plant



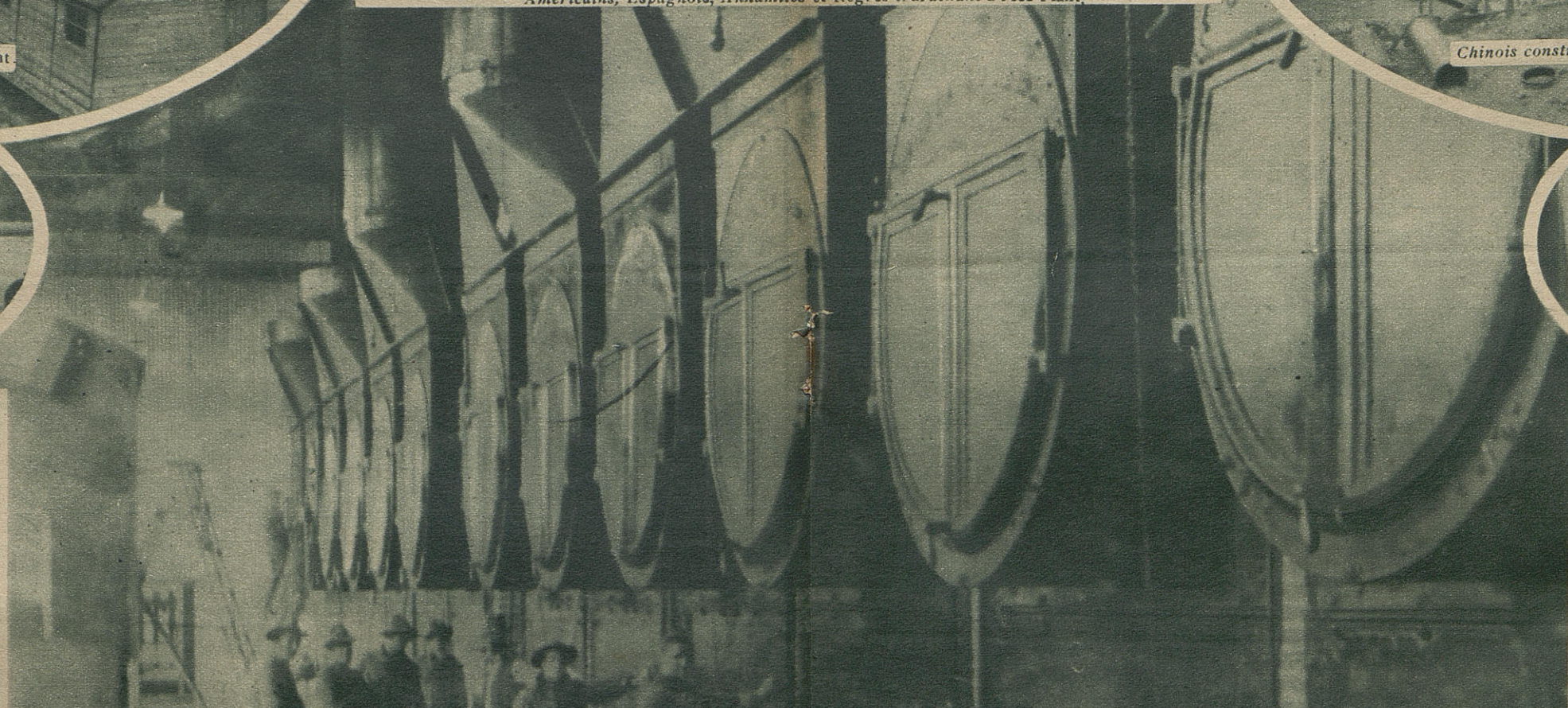
Américains, Espagnols, Annamites et Nègres travaillant à l'Ice Plant



Chinois construisant la canalisation amenant les eaux.



Coolies annamites au travail.



Les douze chaudières géantes du frigorifique.



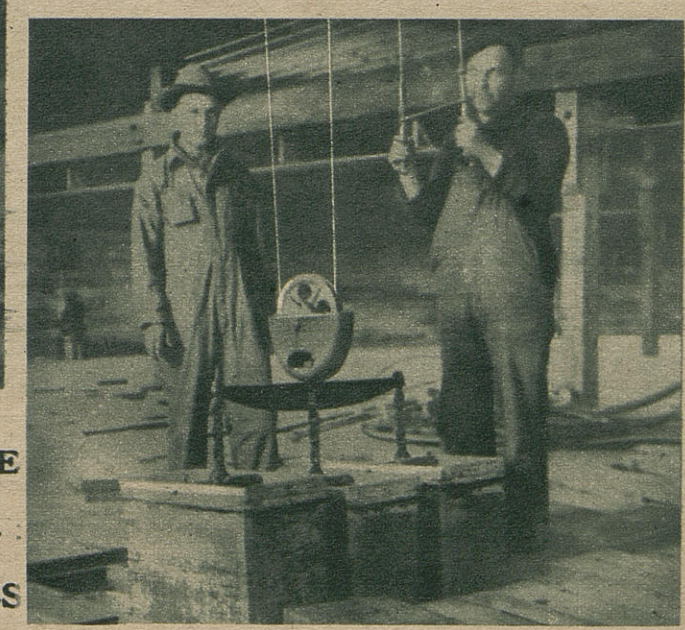
Nègres débarquant la viande frigorifiée.



Le porteur d'une chambre froide.



Un chariot chargé sortant du frigorifique.



La mise en place des caissons dans la glacière.



Avec la moitié d'un bœuf sur ses épaules.

**UN TRAVAIL GIGANTESQUE
DES AMÉRICAINS EN FRANCE.
LE FRIGORIFIQUE DE GIÈVRES**

C'est à Gievres, en Loir-et-Cher, que les Américains ont installé le dépôt général d'approvisionnement de leurs armées. Le *General Intermediate Supply Depot* ou G. I. S. D., qui occupe plus de 12.000 hommes :

Américains, Chinois, Annamites, Espagnols, nègres, comporte entre autres installations : un frigorifique géant, le plus grand du monde après celui de Chicago. Commencé il y a cinq mois sur l'emplacement d'une

petite forêt, l'Ice Plant est aménagé de façon à pouvoir contenir cinq millions de kilogrammes de viande congelée. Nuit et jour, des wagons apportant des quartiers de bœufs arrivent d'Amérique, tandis que d'autres trains

montent vers le front ravitailler les combattants. Autant par la perfection de son installation si rapide que par son rendement, l'Ice Plant est une organisation prodigieuse. (Voir l'article de la page ci-contre.)

L'INDUSTRIE DU FROID : LA RÉALISATION AMÉRICAINE

La viande, on le sait, est à la base de la nourriture du soldat. Seule elle permet de demander au combattant d'être toujours prêt à donner un effort maximum à quelque instant qu'on le lui demande.

C'est un aliment qui sans doute a ses défauts, mais c'est un aliment complet. Si l'on admet maintenant qu'il faille à chaque soldat une ration moyenne de 500 grammes de viande par jour, et qu'il y a sur notre front tant en Anglais, Américains, Belges, Italiens, Portugais et Français, un total de 7 000 000 de combattants, c'est donc 3 millions 1/2 de kilogrammes de viande qu'il faut leur fournir par jour. A ces chiffres formidables il faut encore ajouter une moyenne de 8 millions de kilogrammes quotidiens pour la population civile. Et la guerre dure depuis quatre ans...

Il va sans dire que notre cheptel ne peut y suffire et nous avons été dès le début contraints de faire appel aux pays grands producteurs de viande: les États-Unis, l'Argentine, l'Uruguay, etc., etc.

Mais on ne pouvait songer à amener sur pied tout le bétail nécessaire et comme d'autre part, la viande est une denrée essentiellement périssable, il a fallu songer à utiliser pour la conserver l'idée du froid due à deux physiiciens français: Leslie et Carré, qui avaient démontré, il y a beau temps déjà, que le froid produisant le sommeil organique arrête le développement des cellules et empêche ainsi l'action nocive des innombrables ferments qui rendent les denrées périssables et, pour la viande, la corrompent.

L'ingénieur Charles Tellier étudia plus complètement l'industrie du froid et mena à bonne fin ses recherches malgré la résistance qu'on lui opposait et des intérêts puissants qui contrecarraient ses recherches.

Il mourut d'ailleurs un an avant la guerre, à peu près dans la misère, sans avoir tiré aucun avantage personnel de ses travaux dont les résultats passèrent à l'étranger, pour le plus grand profit surtout des deux Amériques qui trouvèrent l'occasion d'y gagner plusieurs centaines de millions.

COMMENT ON OBTIENT LE FROID INDUSTRIEL. — VIANDES CONGELÉES. — VIANDES FRIGORIFIÉES. L'ŒUVRE DE CHARLES TELLIER

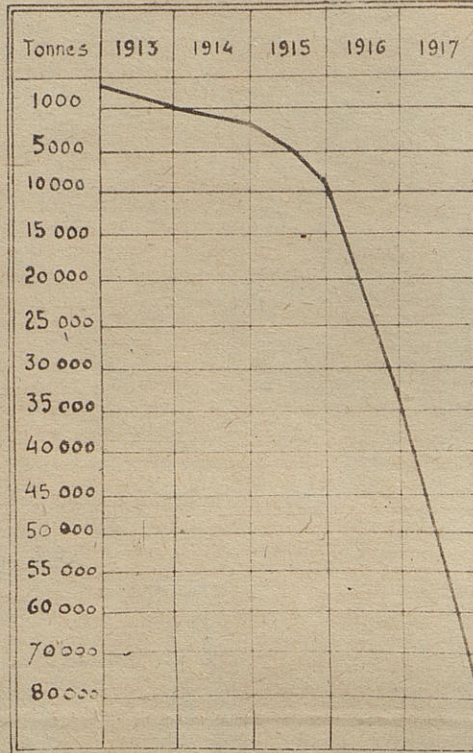
On a cherché d'abord à conserver la viande par la glace. Mais c'est insuffisant. Elle n'engendre qu'un froid humide, propre à la fermentation microbienne.

Frappé des inconvénients produits par le froid humide, Charles Tellier eut le premier l'idée de remplacer la glace par un réfrigérant circulant dans des canalisations placées tout autour des chambres froides. Dès lors, les vapeurs d'eau dégagées par les produits à conserver ne ruissellent plus sur les surfaces; elles viennent se solidifier autour des tuyaux dont la température est portée mécaniquement à plusieurs degrés au-dessous de zéro. Les tuyaux absorbent tout excès d'humidité, comme le ferait un calorifère.

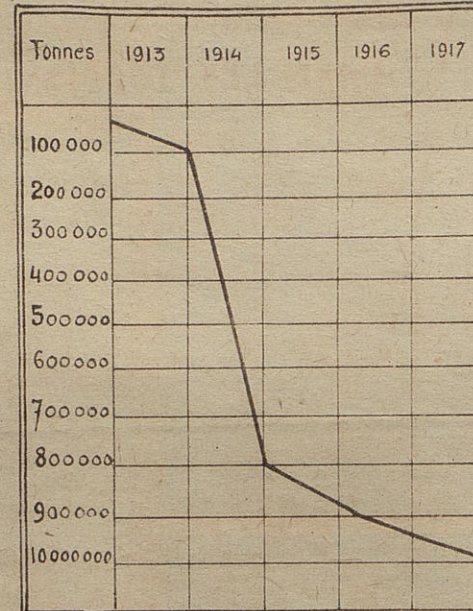
Ainsi, avec le froid sec, on peut conserver la viande pendant plus d'un mois dans un frigorifique, tandis que dans la glacière ordinaire il est impossible d'aller au delà de trois ou quatre jours. De plus, la viande sortant de la glacière se décompose très rapidement. Au contraire, quand elle sort du froid sec, elle se conserve à l'air libre aussi longtemps que si elle venait d'être fraîchement abattue.

Cependant, pour éliminer le plus possible les microbes et autres agents de destruction, il a fallu pousser plus avant la réfrigération des produits, aller par exemple jusqu'à la congélation complète en portant la pièce de viande à une température de plus en plus froide, suivant l'épaisseur des quartiers à conserver.

La congélation des viandes permet de les conserver pendant sept ou huit mois. Mais elle



La production au Brésil de la viande frigorifiée.



La production mondiale.

présente quelques inconvénients: on lui reproche notamment de modifier l'aspect extérieur et de déprécier la viande. Aussi a-t-on cherché à perfectionner le procédé de frigorification pour mettre la viande en bon état de conservation sans aller jusqu'à la congélation. On y est arrivé en combinant la stérilisation et la réfrigération au moyen d'un appareil stérilisateur d'air qui, en purifiant journellement l'atmosphère, permet de conserver dans de bonnes conditions, pendant cinquante ou soixante jours, la viande de bœuf, de mouton ou de porc maintenue entre + 2° et + 3°.

On peut donc produire à volonté de la viande frigorifiée ou de la viande entièrement gelée.

LE DÉVELOPPEMENT DE LA PRODUCTION FRIGORIFIQUE DANS LE MONDE

La production mondiale des viandes congelées et réfrigérées, qui n'atteignait guère que 60.000 ou 70.000 tonnes en 1913, s'est élevée à 800.000 tonnes en 1914, à

882.000 en 1915 et à 915.000 en 1916. Sur ces quantités, 600.000 tonnes ont été importées par l'Angleterre en 1915 et 530.000 en 1916, tandis que les totaux importés par la France et l'Italie étaient respectivement de 220.000 et de 280.000 tonnes pendant ces deux années.

Les principaux pays producteurs sont la République Argentine, l'Uruguay, le Brésil, l'Australie, la Nouvelle-Zélande. Les États-Unis, l'Afrique du Sud, le Canada ont suivi leur exemple, surtout depuis la guerre. Enfin, la production des colonies françaises: Afrique Occidentale, Sénégal, Madagascar, se développe également.

C'est dans la République Argentine que se trouvent les plus grandes usines frigorifiques qui, au nombre de dix, sont susceptibles d'une production de 2.500 à 3.000 tonnes par jour. En Nouvelle-Zélande, 43 usines sont capables de produire 158.000 tonnes par an. En Australie existent 46 abattoirs frigorifiques.

Parmi les pays qui ont prêté à la France l'aide la plus précieuse pendant la guerre, le Brésil doit être spécialement mentionné.

Le troupeau brésilien est, en effet, fort important. Il comptait, en 1916, près de 29 millions de bêtes à cornes. De plus, le Brésil était bien outillé pour la production frigorifique. Aussi ses exportations de viande frigorifiée ont-elles connu, en trois années, une progression rapide. Après avoir débutés en novembre 1914, par un lot de 1.115 kilogrammes expédié de Santos en Angleterre à titre d'essai, les envois atteignaient, en 1915: 8.500 tonnes; en 1916: près de 34.000 tonnes. Enfin, plus récemment, les chiffres du premier semestre de 1917 ont dépassé, à eux seuls, ceux de toute l'année précédente.

♦ ♦ ♦

UNE VISITE A « ICE-PLANT »

C'est naturellement aux États-Unis qu'on a le mieux compris l'industrie de la viande frigorifiée. C'est à Chicago que se trouve le plus grand frigorifique du monde. Mais depuis le 1^{er} mai nos alliés ont achevé l'installation d'un frigorifique géant à Gievres, près de Romorantin, dans le Loir-et-Cher. Nous venons de visiter cette colossale organisation dont on va trouver dans la double page des photographies documentaires. Voici, en outre, quelques renseignements sur « l'Ice-Plant » qui peut alimenter, durant 10 jours, une armée de 2 000 000 1/2 de soldats.

Quelle leçon de choses pour un Français — mais aussi quelle leçon pratique pour la France! — que la visite du camp de Gievres où est installé le *Général Intermediate Supply Depot* ou plus brièvement le *G. I. S. D.*, c'est-à-dire l'entrepôt de ravitaillement de l'armée américaine.

La vue de cette véritable ville, surgie de terre en sept mois de temps et qui s'étend à perte de vue sur une vingtaine de kilomètres, est la meilleure démonstration pour prouver qu'un peuple qui, il y a un an, se refusait à entrer dans le conflit mondial et qui n'avait jamais eu sous les drapeaux que cent et quelques mille soldats réguliers, était capable de montrer la manière de conduire la guerre moderne aux peuples les plus belliqueux de la vieille Europe.

Chez nos alliés, en effet, la préparation de l'arrière a pour le moins autant de poids que les combattants du front pour décider du sort des batailles.

De là l'aménagement de ces camps d'approvisionnement gigantesques qui plongent dans la stupeur nos bons villageois, si habitués aux lenteurs de l'Intendance française.

Au camp de Gievres, le frigorifique géant — en réalité le second frigorifique du monde après celui de Chicago, — ne tient qu'une place très restreinte.

— Oh ! c'est une petite chose de notre organisation, répondent les officiers du G. I. S. lorsqu'on se montre étonné des proportions colossales de l'Ice-Plant.

Pourtant, malgré la boulangerie qui doit livrer un million de pains par jour, malgré les 400 kilomètres de rails qui jalonnent en tous sens le camp où grouillent plus de 21 000 hommes : ingénieurs, mécaniciens, charpentiers, Américains, Espagnols, Nègres, Annamites, malgré les 500 wagons qui partent et les 500 qui arrivent quotidiennement, les uns et les autres débordant d'approvisionnements de toutes natures, « l'usine à glacer » mérite bien notre admiration.

Sachant qu'ils ne pouvaient compter sur le bétail français pour leur fournir la viande nécessaire à la nourriture de deux ou trois millions de soldats qu'ils ont décidé de nous envoyer, les Américains apportent en France de véritables montagnes de viande frigorifiée. Et l'Ice-Plant a pour but d'entreposer et de conserver cette viande congelée jusqu'au moment de sa consommation. Naturellement il a fallu le construire de toutes pièces, car il ne pouvait être question de trouver même l'embryon d'une telle installation dans n'importe quelle ville de France.

Jetant bas les arbres d'un bois dont les feuilles jaunissaient encore en septembre dernier, des spécialistes venus d'Amérique et apportant avec eux jusqu'au moindre boulon ont construit et aménagé deux immenses bâtiments sous la direction de M. Wilson, superintendant de la Swift Company, de Chicago qui, avec l'Armour Company, est la principale fabrique de conserves de viande aux Etats-Unis.

Le premier de ces deux bâtiments, surmonté de quatre grandes cheminées métalliques, comporte la chambre de chauffe où se trouvent douze chaudières ventrues, accouplées deux par deux, auxquelles aboutissent des cana-



Le superintendant M. Wilson (à droite), et le capitaine Laffety (à gauche), le commandant de l'Ice-Plant.

lisations amenant l'eau d'une petite rivière, à 2 kilomètres de là. Contiguë à la chaufferie, se trouve la salle des machines, avec deux générateurs électriques très puissants, cinq condensateurs énormes, aux volants monstrueux, qui envoient l'ammoniaque liquide dans les tuyaux courant le long des grandes cuves de la glacière voisine. Dans ces cuves, remplies d'eau salée, on plonge des caissons pleins d'eau. Cette eau se transforme en blocs de glace de 100 kilogrammes qui sont envoyés à l'aide de bascules dans le magasin des provisions temporaires, d'où on les répartit dans les wagons. La glacière peut produire jusqu'à 500 tonnes de glace par vingt-quatre heures.

Séparé de la salle des machines par deux voies ferrées courant le long des quais de débarquement, c'est le frigorifique proprement dit, immense bâtiment pourvu de compartiments étanches, longs de 790 pieds, larges de 200.

A l'intérieur sont empilés des milliers et des milliers de boeufs coupés en deux. Sous le givre qui tombe du plafond strié par les radiateurs réfrigérants et que la lumière électrique fait scintiller, les quartiers de viande sont si durs qu'on croirait toucher du bois.

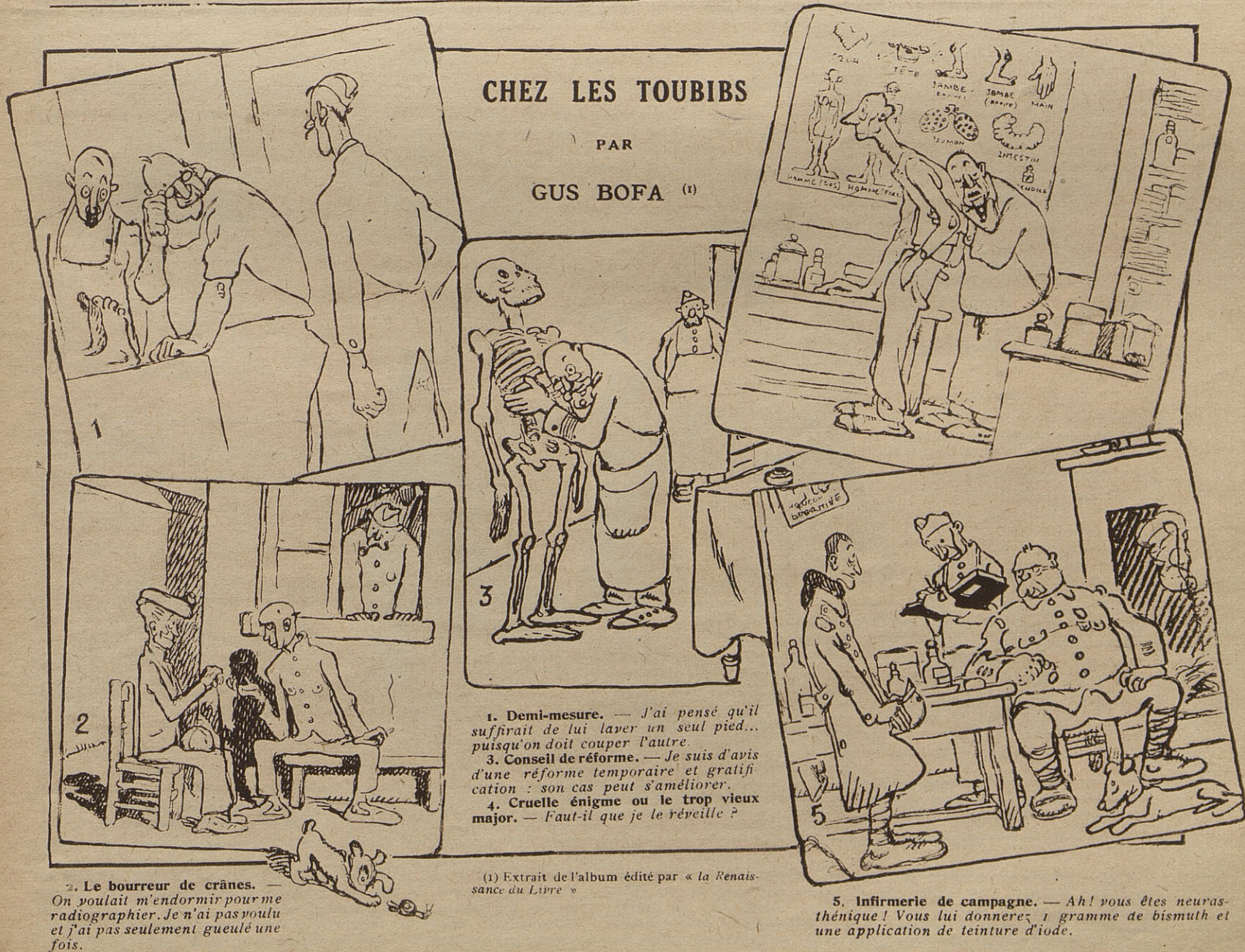
Dans les cinq chambres froides, la température constante est de 0 degré Fahrenheit c'est-à-dire 18 degrés centigrades au-dessous de zéro. Pour circuler dans un tel milieu, où l'air qu'on respire rappelle un peu l'atmosphère de la Morgue, les nègres du Texas, chargés de coltiner les pesants quartiers de viande, sont vêtus comme des Esquimaux, s'emmitouflant avec des bonnets et des vareuses fourrés, leurs mains pourtant calleuses enfouies dans des moufles épaisses !

Tous les jours, des trains entiers amènent les ports de France des centaines de tonnes de viande congelée au frigorifique qui peut contenir 5 000 tonnes de marchandises. S' imagine-t-on l'immense troupeau que représentent ces 5 000 000 de kilogrammes ! Au moins 17 000 boeufs de 300 kilogrammes chacun ! Avec de telles provisions, nos alliés n'ont certes pas besoin de notre cheptel !

Un tel résultat aurait plus que suffi à notre organisation. Les Américains eux ne s'en tiennent pas là, et maintenant que l'Ice-Plant fonctionne, ils s'occupent d'en améliorer le rendement. Lorsque le procédé qu'ils étudient sera au point, ils expédieront la viande congelée absolument déossée, et de telle manière qu'ils n'auront plus besoin de mettre de la glace dans les wagons spéciaux où elle occupe 33 % du chargement. Une fois extraits du frigorifique, les quartiers de boeuf pourront être maintenus à la même température durant quarante-huit heures. Quant aux os, qui au front sont fatalement perdus, ils seront désormais transformés en engrais et même ils compléteront la nourriture du bétail sur pied que les services d'intendance amèneront et élèveront dans les prairies qui dépendent du camp.

Une telle compréhension des besoins d'une grande armée et une réalisation aussi rapide ne sont-elles pas plus qu'un exemple ?

HENRY COSSIRA.



CHEZ LES TOUBIBS

PAR

GUS BOFA (1)

1. Demi-mesure. — J'ai pensé qu'il suffirait de lui laver un seul pied... puisqu'on doit couper l'autre.
3. Conseil de réforme. — Je suis d'avis d'une réforme temporaire et gratification : son cas peut s'améliorer.
4. Cruelle énigme ou le trop vieux major. — Faut-il que je le réveille ?

(1) Extrait de l'album édité par « la Renaissance du Livre »

2. Le bourreur de crânes. — On voulait m'endormir pour me radiographier. Je n'ai pas voulu et j'ai pas seulement gueulé une fois.

5. Infirmerie de campagne. — Ah ! vous êtes neurasthénique ! Vous lui donnerez 1 gramme de bismuth et une application de teinture d'iode.

J'ai vu.
HUMOUR BOCHE
 QUAND LA GUERRE SERA FINIE...



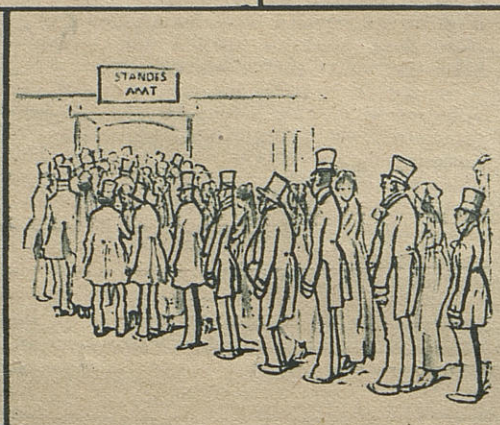
La foule des ménagères manifestent violemment devant la première charcuterie qui met en montre des saucisses et des andouilles.



Le premier jour à la sortie de la brasserie où l'on a bu de la vraie bière non désalcoolisée.



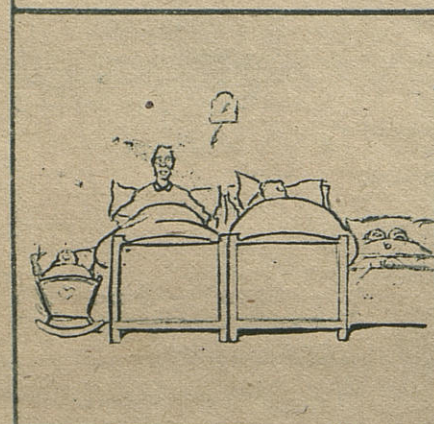
On expose dans un musée, et sous globe, un "Dotsche" souvenir du beau temps de 1917.



Devant la salle de la mairie une foule de couples attendent l'instant d'être unis.



Les journaux ont tous du papier à profusion et prennent un format inaccoutumé.



Les soldats ne peuvent s'habituer à dormir la nuit et à la vie de famille.



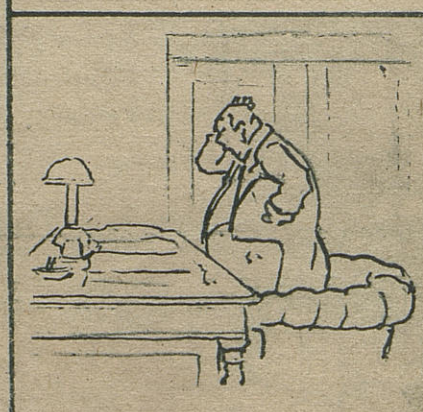
L'Oncle d'Amérique n'apporte que des joujoux de guerre et remet à l'année prochaine la réalisation de ses promesses. (On sait quel démenti les événements donnent à cette caricature).



Une famille privée de saindoux en achète un tonneau et se gave de même.



Les marchands redeviennent polis et sollicitent humblement la clientèle.



Un fournisseur de guerre, désespéré: "Fini de gagner des millions!"

Voici, reproduites, d'après un journal humoristique allemand, *Fliegende Blätter*, une série de vignettes qui portent ce titre suggestif: *Quand la guerre sera finie*. Rien, a-t-on dit, ne décèle mieux les aspirations d'un peuple que ses caricatures — Nos lecteurs penseront donc que nul souci d'idéalisme ne tourmente l'âme boche. —

N'est-ce pas le cas de rappeler cette phrase que l'on attribue au prince von Bulow un des plus raffinés pourtant parmi ses compatriotes. Un soir, d'il était d'humeur sombre — on était en pleine crise européenne — un de ses familiers, courtoisement, s'enquit: "Ne m'en parlez pas, mon chef a raté au diner son pâté de tête de cochon!"

LE SECRET DE BRANDT L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON

(Adapté et traduit de l'anglais, par Albert Houlgard.)



CHAPITRE V

Suivi de près par Phillip, le chimiste se dirigea vers la porte, mais, au moment de la franchir, il s'arrêta, hésitant.

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— A votre garage, répondit l'officier, et par les voies les plus rapides, s'il vous plaît.

— Mais j'y songe : téléphoner nous ferait gagner du temps ; attendez-moi, mon cher, j'y cours, ce sera l'affaire d'un instant.

— Non. Filons, filons vite ! Tout ce que vous pourriez confier de sensé au téléphone ne contrecarrerait en rien les manœuvres de notre Boche. L'heure est venue, soyez en persuadé, l'heure est venue d'agir par nous-mêmes.

Soumis, Thorold dégringola en hâte les marches de son perron, mais non sans grommeler :

— Mon garage est au diable. Un simple mot à mon chauffeur eût épargné des minutes précieuses. Je suis certain que vous ne le connaissez pas mon chauffeur !

— Qu'il soit un type extraordinaire, je vous le concède sans le connaître. En revanche, notre Boche, je le connais bien,

lui. Il y a des circonstances où les meilleurs chauffeurs de la terre ne peuvent rien contre des canailleries. Courez donc courez, mon camarade, sans quoi je vais vous battre de cent mètres à l'arrivée.

— Je modérerais l'allure à cause de votre jambe blessée.

— Ne vous souciez point de cela. L'essentiel est que l'un de nous arrive au garage avant que M. Fritz Johnson n'ait accompli sa criminelle besogne.

Les deux amis détalèrent à toute vitesse à travers les cours de l'usine. Ils eurent bientôt dépassé les ateliers et atteints les terrains vagues où se trouvait le garage. On y accédait par deux portes : l'une, petite, était située sur le côté du bâtiment ; l'autre, très large, tenait toute la façade. Cette dernière étant ouverte, les deux amis purent apercevoir l'ex-ambulancier debout près du capot de la voiture et, devant lui, le distingué chauffeur du chimiste qui souriait, l'air déferent.

Furieux, Thorold se disposait déjà à intervenir quand Phillip le retint par le bras.

— Attendez que cet homme se soit éloigné du capot de la voiture murmura-t-il ; sa présence en cet endroit ne me dit rien qui vaille.

L'ESPION GÉMIT ET SON BRAS RE-
TOMBA INERTE, TANDIS QUE SON
REVOLVER...

— C'est vrai, dit Jimmy, inquiet, il pourrait endommager le mécanisme.

— Parbleu ! Tiens, le voici qui se dispose à prendre possession !

Tout en parlant au chauffeur qui hochait la tête en signe d'assentissement, l'espion venait, en effet, d'enjamber le marchepied et se disposait à s'asseoir au volant.

— Maintenant allez-y, mon cher, murmura l'officier ; parlez : la voiture est à vous. Mais efforcez-vous de paraître calme et confiant, maître de vous. Le calme et la maîtrise de soi sont toujours de grandes forces en pareil cas.

Thorold s'avança donc vers l'homme et, s'adressant au chauffeur, demanda :

— Que fait ici cet individu, Cudd?

— Rien que ce que vous avez autorisé, Monsieur.

— Mais je n'ai rien autorisé du tout.

— Enfin, vous voilà, Monsieur, protesta Cudd d'un ton bourru. Il vient avec des papiers tout signés ! Qu'est-ce que je pouvais faire moi ?

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

— Montrez-moi ces papiers, je vous prie, répliqua le chimiste, toujours courtois.

L'ex-ambulancier se tourna alors vers lui et l'examina si curieusement que sa curiosité frisait l'impertinence. Puis, rassuré sans doute par ce rapide examen, il demanda sèchement et en parfait anglais :

— Auriez-vous l'obligeance, Monsieur de me dire qui vous êtes ?

Thorold suffoquait. Il se souvint pourtant de la recommandation de Phillip : pas de soupçons apparents ; et c'est fort poliment qu'il répondit à son interlocuteur :

— Je suis le propriétaire de cette automobile et de toute cette usine.

— C'est vrai cela ? demanda l'homme sans se démonter et en fronçant les sourcils en signe de doute.

Volontiers Thorold lui aurait sauté dessus, mais il se contenta et, diplomate avisé, il se borna à dire :

— Interrogez le chauffeur.

— Ah ! dame, ça commence à devenir amusant ! s'exclama Cudd. Nature que c'est M. James Thorold ;

ce n'est pas l'archevêque de Cantorbery !

Etonnant l'espion ! son premier mouvement fut un geste de rage. Mais subitement sa colère tomba et c'est avec la plus obséquieuse politesse qu'il s'excusa.

— Je vous demande pardon, Monsieur Thorold, dit-il, mais vraiment, ayant lu votre signature au bas de mes feuilles de réquisition, je ne pouvais soupçonner que vous aviez encore besoin de savoir qui je suis.

Le bluff prenait des proportions par trop énormes. Le chimiste sentait qu'il n'était pas de taille à lutter avec un pareil adversaire. Son ami, seul, pouvait sauver la situation, malheureusement Phillip, le loquace Phillip, se taisait toujours, obstinément.

— Moi j'ai signé vos papiers ? Mais c'est faux, archi-faux !

— Je ne vous comprends pas, Monsieur Thorold, répliqua Johnson en exhibant une liasse de papiers aux couleurs officielles : bleu et chamois. Quand je me suis présenté à vos bureaux avec la réquisition du directeur des transports, on ne m'a pas fait la moindre difficulté ; vraiment, je ne comprends pas.

L'accent de l'homme était si sincère que le chimiste en fut tout ébranlé.

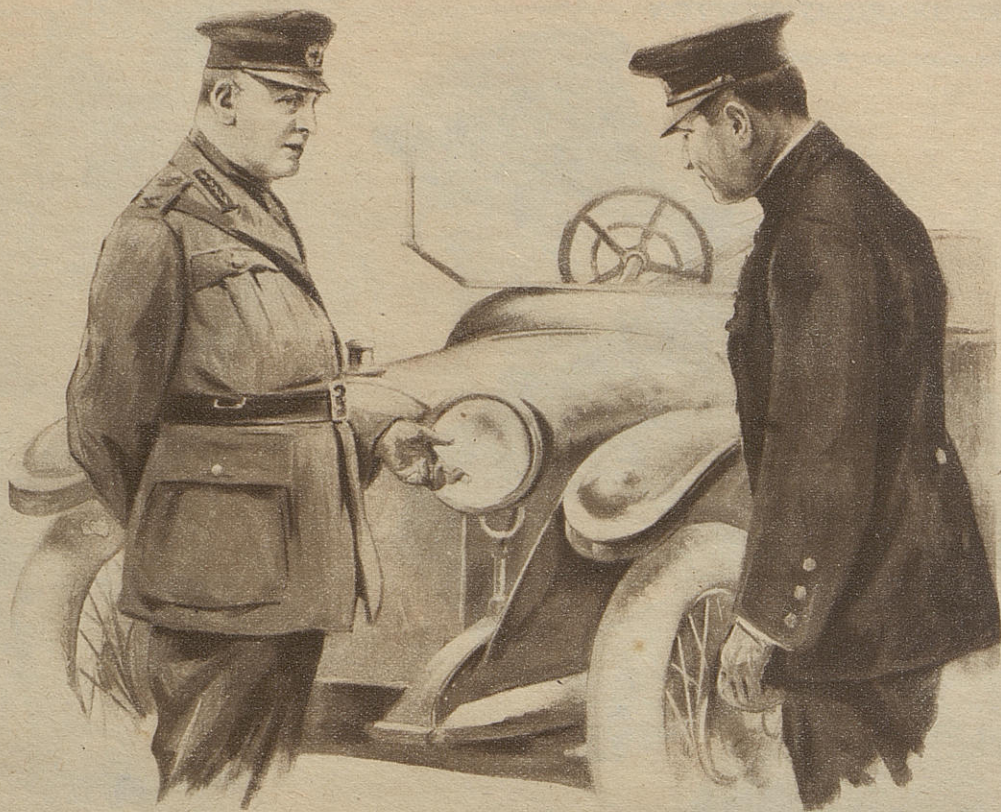
— Tirons cette affaire au clair, dit-il. De quelle réquisition s'agit-il ?

— Eh bien ! voilà, expliqua Cudd. L'officier des transports a besoin de cette voiture, la plus rapide du district ; il la réclame au nom du roi. Le porteur des ordres de réquisition doit se la faire livrer. Tout est en règle dans ses papiers, celui signé de l'officier et celui signé de vous. Alors qu'est-ce que je pouvais faire, moi, en face de ça ?

— Voudriez-vous avoir l'obligeance, Monsieur, de me montrer ces papiers ? demanda à nouveau le chimiste.

— Mais comment donc ! les voici ; vous les trouverez en règle, j'en suis absolument certain.

Thorold prit les feuilles de réquisition et les examina avec soin ; elles étaient parfaitement régulières. Il courut à la signature : chose renversante : c'était la sienne.



... L'EX-AMBULANCIER ÉTAIT DEBOUT PRÈS DU CAPOT DE LA VOITURE ET DEVANT LUI LE CHAUFFEUR SOURIAIT.

— Ah ! par exemple, ça c'est raide ! s'écria-t-il. Je vous assure pourtant que je n'ai jamais signé ces bordereaux.

Johnson haussa les épaules.

— Est-ce votre paraphe, oui ou non ? répliqua-t-il, cependant que, d'une manière fort adroite et sans que Cudd et Thorold ne s'en fussent aperçus, il reculait de façon à mettre plus d'espace entre eux et lui. Mouvement fort naturel, d'ailleurs, mais qui avait l'immense avantage de coincer ses deux interlocuteurs dans l'angle formé par le mur du garage et la porte entr'ouverte. En cas de conflit, les deux hommes étaient ainsi à sa merci.

— Cela ressemble à ma signature, j'en conviens, mais je persiste à dire que je n'ai pas signé ce papier. D'ailleurs, j'en ai assez de toutes ces histoires.

— Moi aussi, j'en ai assez ! J'ai une mission à remplir, des ordres précis à exécuter, je vais agir en conséquence.

— Au diable votre devoir ! rugit Thorold, décidé à en finir. Vous êtes un damné farceur. Une dernière fois je vous dis que ce n'est pas ma signature.

— Et moi je soutiens que c'est la vôtre, hurla l'espion.

— Mais pourquoi, Messieurs, ne pas vous mettre d'accord ? proposa soudain d'une voix calme quelqu'un qui venait de surgir derrière l'Allemand. C'est si gentil de s'entendre ! Envisageons donc ensemble les choses sous un jour tout nouveau. Disons, si vous le voulez bien, que cette signature n'est pas celle de mon ami Jimmy, mais une signature fort bien imitée, pareille à celle que l'on obtient en apposant soigneusement un joli petit timbre en caoutchouc parfaitement exécuté. Disons cela, voulez-vous, Monsieur Johnson ?

Fou de colère et conscient de sa défaite, l'espion crâna tout de même :

— Je vous ferai tous mettre en prison, cria-t-il ; puis expéditif comme lesont les gens

de son espèce, il glissa rapidement la main derrière sa hanche droite.

— Tapez-lui sur le coude, Cudd, et fermez ! pressa Phillip.

Le chauffeur s'exécuta sans tarder et décocha le coup classique du boxeur : demi-bras, rapide comme l'éclair, merveilleusement précis et particulièrement douloureux pour qui l'encaisse.

L'espion gémit et son bras retomba inerte tandis qu'un bruit sourd se faisait entendre : celui de la chute d'un revolver sur le plancher du garage. Cudd prudemment posa le pied sur l'arme.

— Votre attitude me prouve, cher Monsieur, blagua Phillip, que vous n'êtes guère reconnaissant à l'ami Cudd de son geste. Il vous a pourtant gardé d'un sort infiniment plus fâcheux.

Et pour donner du poids à ses affirmations, l'officier montra dans la paume de sa main droite un revolver, fort mignon, mais dangereux tout de même.

L'Allemand pâlit, mais il se ressaisit rapidement et, très calme, se dirigeant vers la grande porte du garage :

— Tirez donc, ricana-t-il, tirez donc !

L'espace d'une seconde Phillip hésita. L'homme en profita pour disparaître, rapide comme l'éclair.

— Une manche pour l'ennemi ! murmura l'officier décontenancé. Je suis navré d'avoir si mal opéré : mauvais travail d'état-major !

— Et maintenant, où allons-nous ? interrogea le chimiste.

— A Thorpworld, et en quatrième vitesse ! Mais je crois qu'il serait bon de conduire maintenant la voiture devant votre bureau. Autrement quelques joyeux lascars pourraient encore venir nous la réquisitionner ou nous jouer quelque autre vilain tour du même goût.

— C'est entendu ! Allons-y !

— Munissez-vous donc de tout le matériel dont vous pouvez disposer. Grâce au Ciel, votre privilège de fabricant de munitions vous vaut une abondante provision de ce précieux liquide, générateur de vitesse.

Thorold et son chauffeur se mirent aussitôt en devoir de charger des bidons de pétrole dans le coffre de la voiture. Et cependant qu'ils s'y employaient, Phillip vint s'asseoir au volant, non sans une vive satisfaction. Tout à l'heure il en avait usé un peu trop librement avec sa jambe blessée et celle-ci donnait des signes non équivoques de rébellion. Quand le plein d'essence fut fait, l'officier cria gaiement :

— Cudd, ouvrez l'œil et bouclez tout, aussi bien cette petite porte latérale, que l'ami Johnson avait si bien repérée, que les grandes portes à glissières. Et, s'il y a des stores à vos fenêtres...

— Bien sûr, il y en a, rapport aux règlements de police.

— Chers vieux règlements ! C'est bien

la première fois que je les apprécie. Ah ! diable, il y a aussi une lucarne : fâcheux cela !

— Pourquoi tant de précaution ? interrogea le chimiste. Si nous emmenons la voiture, comment pourraient-ils...

— Ça colle pour la lucarne, M'sieur, interrompit Cudd. Les vitres sont peintes en vert, et puis les stores c'est moi qui les ai tirés. Ils ne seront pas fichus de voir si la voiture est là ou non, M'sieur.

— Cudd m'a compris, lui, mon bon Jim. Cudd, notre extraordinaire chauffeur, s'est parfaitement rendu compte de l'intérêt que nous avons à retarder l'action de l'ennemi. Voyant que le garage est fermé, verrouillé, cadénassé, les subtiles Allemands en déduiront qu'il renferme toujours quelque chose de précieux. Vous me suivez bien, Jimmy ?

— Sans doute ! Tout de même, dès que nous nous démarrerons, dès que nous franchirons les portes de l'usine, ils se rendront bien compte que le trésor du garage, c'est-à-dire ma Napier, a pris sa volée, et alors ? Gageons qu'avant une demi-heure ils seront fixés.

— Une demi-heure ! Mais une demi-heure, comme la forme du nez de Cléopâtre, c'est largement suffisant pour changer les destinées du monde. Rassurés, réconfortés par la fermeture hermétique et le solide verrouillage auxquels procède Cudd en ce moment, nos adversaires dormiront vraisemblablement sur leurs deux oreilles et notre soudaine apparition, avec la voiture, les jettera dans un grand trouble dont nous profiterons. Hâtons-nous donc de conduire votre Napier à la porte de votre bureau avant qu'ils aient pu se rendre compte de la réalité.

Thorold prit place sur le siège. Phillip pouvait maintenant mettre en marche.

Mais Phillip n'en fit rien. Il demeurait immobile, examinant Cudd des pieds à la tête, d'un œil à la fois froid et scrutateur.

— Cudd, mon ami, demanda-t-il enfin, à quel régiment avez-vous appartenu ?

Le chauffeur s'approcha du lieutenant, rectifia la position et, sans le moindre embarras :

— Pas de régiment ! dit-il. J'suis d'la flotte, M'sieur Mauwaring.

— Encore mieux ! s'écria le pétillant officier. D'ailleurs, vous m'avez l'air d'être un gaillard à la coule, mon ami !

— J'sais pas, M'sieur. Cinq ans de service, M'sieur. Pas de punitions. Amoché au combat de Bight, M'sieur : un éclat d'obus de six pouces ; ça ne me gêne pas, mais ça a suffi au major.

— Fort bien ! Et vous regrettez ce temps-là !

— Ma foi non, M'sieur. J'adore bourlinguer en paix sur le plancher des vaches.

— Cudd est l'homme qu'il nous faut ! déclara Phillip en se tournant vers Thorold. Puis, s'adressant de nouveau au chauffeur, il ajouta : « Cudd, mon brave, nous sommes engagés dans une périlleuse entreprise. Il y aura certainement du grabuge, des coups à donner et à recevoir. Je ne répons pas de la casse ; on pourra écoper. Tout ce que je puis assurer c'est qu'il y a du danger dans l'air. Voulez-vous venir avec nous, Cudd ? »

— Pour sûr, alors ! Est-ce que ça se demande ? Quand partons-nous, M'sieur ? protesta le chauffeur qui avait toujours rêvé d'une existence paisible.

Alors d'un signe de tête Phillip lui montra le tonneau où il monta.

— Nous avons besoin de quelqu'un pour garder la Napier pendant que nous opérons chez Brandt et aussi pour intervenir

utilement au moment opportun, expliqua l'officier à son ami tout en débrayant.

Deux heures plus tard, Cecily Thorold et Cudd, groupés auprès de la voiture, attendaient les ordres de Phillip, tout désigné comme stratège des futures opérations. Mais, pensif et distrait, celui-ci n'y prenait pas garde.

— Vous conduisez, n'est-ce pas ? lui demanda le chimiste après avoir pourvu l'infirmière d'un bon paletot de cuir.

Arraché à sa rêverie, le lieutenant se tourna, souriant, vers ses compagnons :

— Non pas, répondit-il ; la direction, aujourd'hui, passera en de meilleures mains. Au volant ! Cudd, mon brave ; au volant !

Cudd avait cessé d'être un de ces chauffeurs, conscients de leur dignité, avec qui les grands de la terre eux-mêmes doivent prendre des gants. Redevenu le simple matelot d'autrefois il bondit sur le siège, à l'appel du lieutenant, comme s'il venait d'entendre le : « A vos places ! » du branle-bas de combat.

Phillip avait une réelle considération pour le chauffeur de Jimmy ; il en témoignait.

— Cudd, dit-il, nous avons désormais la charge de ces faibles civils. J'espère que nous nous montrerons à la hauteur de notre mission ! Mais, dites-moi, connaissez-vous la route de Thorpworld ?

— Je la suivrais les yeux fermés.

— Parfait ! Connaissez-vous aussi un chemin qui semble aller ailleurs qu'à Thorpworld et qui pourtant y conduit par des voies mystérieuses et détournées ?

— Comme qui dirait pour faire perdre nos traces ?

— Tout juste !

(A suivre.)

LA VIE SPORTIVE : L'ARRIVÉE DE LA COURSE TOURS-PARIS



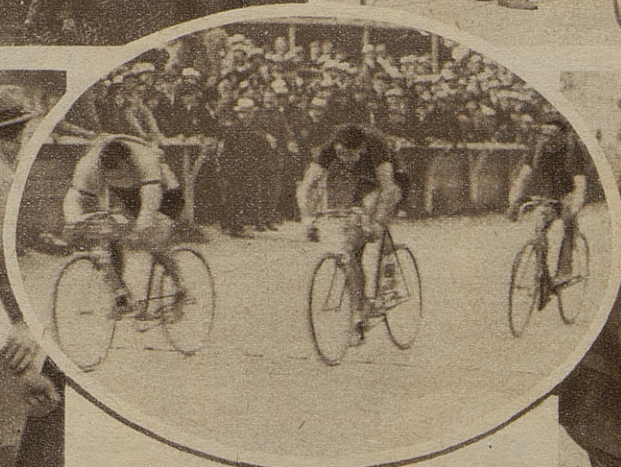
Les organisateurs de l'épreuve.



Le départ pour le tour d'arrivée.

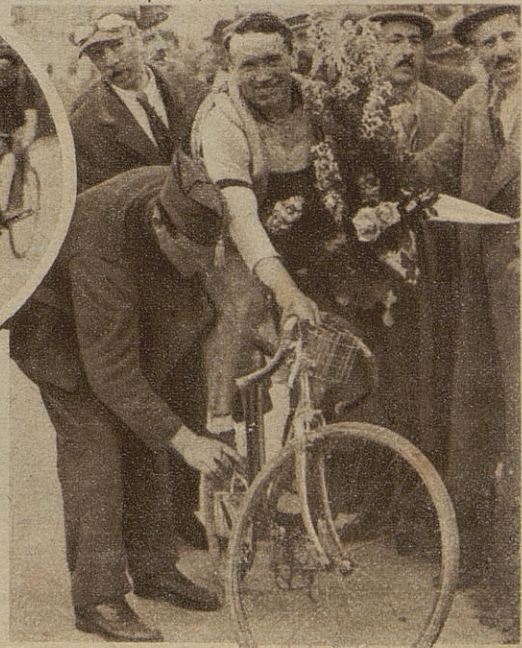


Thyss, le vainqueur de l'épreuve.



Le sprint décisif de Tours-Paris.

Les champions réputés : Thyss, Sérès, Jusseret, prirent part cette année à cette épreuve classique où l'on s'attendait à voir Rippert, Chassot, Noël, etc. Sérès, qui n'avait pas sa machine, fut virtuellement éliminé et c'est Thyss, le célèbre routier belge, qui sans effort l'emporta sur tous les concurrents en 8 h. 10' 58" 4/5^e.



On remet une gerbe au champion.



Le général Dubail, le nouveau grand chancelier de la Légion d'honneur.

Dans la Somme, près du front, tous les employés d'une petite gare portent le casque.

Au Havre, une des vingt chauffeuses qui sont au service de l'inscription maritime.



Le g^{ral} Franchet d'Espèrey, qui commande l'armée d'Orient.

Le g^{ral} Florentin, l'ex-grand chancelier de la Légion d'honneur.

Les deux reines d'Italie et les princesses royales visitent une exposition à Rome, guidées par M. Orlando.

Le g^{ral} Guignabaudet, mort au champ d'honneur.

Un poste colombophile en première ligne, sur le front belge : un messager ailé part avec un message.



M. Radoslavoff, l'ex-président du conseil bulgare.

M. Malinoff, qui vient de succéder à M. Radoslavoff.

Modes d'été : les manteaux au Bois.

Aux obsèques du Dr Pozzi, assassiné par un fou. En médaillon : le Dr Pozzi.

Un des héros du Kemmel : le maréchal des logis Robert Gros.

Le g^{ral} Aubé, directeur des troupes coloniales.

La mode des bras nus, avenue du Bois.

J'ai vu.

LE COLONEL SORBES ROBERTSON QUI EMPÊCHA LA PERCÉE DU FRONT ANGLAIS



Cavalerie anglaise au cantonnement.



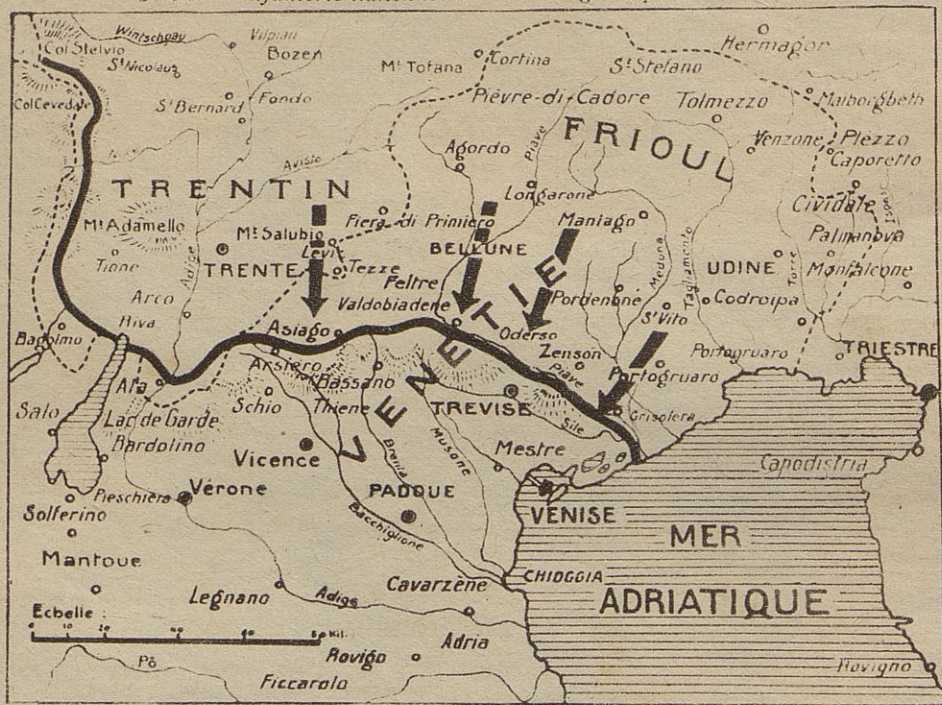
Dans une tranchée près d'Arras.

A quatre occasions différentes, disent les informations anglaises, si sobres dans leurs citations d'exploits individuels, le colonel Sorbes Robertson empêcha la ligne anglaise d'être brisée, alors que son enfoncement aurait pu avoir les conséquences les plus graves. Ceci se passait à l'offensive de mars. A cheval, avec un splendide mépris du danger, il ramena quatre fois au combat ses troupes décimées par le feu de l'ennemi. Blessé trois fois et cinq fois désarçonné, il refusa de quitter son poste. Ce héros, qui reçut pour son courage la " Victoria Cross " au lendemain de son splendide fait d'armes, mérite bien que sa bravoure soit connue de tous les Français.

L'ECHEC DE LA GRANDE OFFENSIVE AUTRICHIENNE



Colonie d'infanterie italienne dans un village du plateau d'Asiago.



Carte montrant les directions de l'offensive autrichienne.



Sur la basse Piave, bersaglieri repechant

les débris d'un avion ennemi.



Le général Graziani, commandant des forces françaises

Durant plusieurs jours la bataille s'est poursuivie acharnée sur 150 kilomètres du front italien. L'offensive autrichienne, destinée à prévenir les troubles intérieurs de la monarchie dualiste, n'a pu avoir raison de la résistance des armées italiennes soutenues par les forces anglo-françaises. Dans la région montagnaise, les alliés passant aux contre-attaques ont fait subir de lourdes pertes à

l'assaillant, lui capturant plus de 10 000 prisonniers et un important matériel de guerre dont plusieurs pièces lourdes. Plus près de la mer, Boroëvic, après avoir obtenu quelques légers avantages, n'a pu continuer à progresser et, à l'heure où nous mettons sous presse, les quelques éléments autrichiens qui ont pu traverser la Piave sont contenus par les héroïques soldats du généralissime Diaz.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

LE MOUTON ROUGE

par le Dr LUCIEN-GRAUX

Le « Mouton Rouge », pour les non initiés, c'est le symbole du 93^e régiment d'infanterie de La Roche-sur-Yon.

En réunissant ces contes, le docteur Lucien-Graux nous donne un beau livre plein de sensibilité. La Grande Aventure est traitée dans ces pages par un camarade de l'aventure qui sait en respecter les mystères et connaît l'amertume du « cafard » spécial qu'elle communique à ses fervents.

La manière de conter de l'auteur du *Mouton Rouge* rappelle celle de Rudyard Kipling. Comme l'écrivain anglais, M. Lucien-Graux s'adapte à tous les milieux avec une singulière puissance d'observation. Il trouve l'expression exacte de la réalité en racontant ce qu'il a vu avec le plus grand sang-froid, presque avec une absence complète de commentaires, ce qui incline un peu à le comparer au célèbre poète impérialiste.

Parmi les contes composant ce volume, il faut retenir tout particulièrement : *Le Calepin de l'Enseveli* et *Le Trésor de Fouilleux* qui sont d'une puissance remarquable. Il faut une véritable maîtrise de son art pour atteindre cette perfection dans l'horreur qui n'est pas là une hallucination.

Nous ne pouvons résister au désir de reproduire ces quelques lignes, quand le capitaine et le soldat Fouilleux pénètrent dans une caverne pleine d'Allemands morts :

« Quelque chose d'ignoble. Et pourtant, n'est-ce pas, dans ce métier on en voit !... Des cadavres à perte de vue. Mon lumignon pâlisait. J'avais au centre d'un halo rétréci. Mais plus j'allais, plus j'en rencontrais.

« Toutes les attitudes de la vie, pétrifiées, figées, le musée de l'épouvante, la porte de l'enfer un jour que les damnés en révolte auraient voulu en sortir et s'y seraient brisés contre le bronze inexorable. Et encore si tout cela avait été figé et pétrifié ! Ce n'eût été que de l'effroyable. Mais c'était, sous mes yeux, tout le travail de liquéfaction lente que recouvrent, dans les paisibles et pieux cimetières de l'arrière, les dalles gravées de noms et de dates, les croix sculptées, les buis et les fleurs et les couronnes ! Ici tout pourrissait en vrac. J'étais dans les dessous du théâtre de la mort, en pleine représentation ! »

Quand on a été soldat et témoin de semblables spectacles il n'y a aucune perversité à lire de telles pages. Le livre de M. Lucien-Graux est un livre de soldat, pensé en soldat, avec peu de goût pour tirer une morale directe des événements, ce qui est aussi dans la tradition du soldat de Rudyard Kipling, qui, pour être revenu de Mandalay, où les Birmanes fument des cigares blancs, savaient qu'au delà de Suez il n'y a pas de Décalogue et que le bien et le mal se mêlent harmonieusement.

LE COLPORTEUR.

Un volume in-16. — Prix net : 4 fr. 50. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

DU BAR AU BARBELÉ

par Jean de LASS

Ces vers furent composés dans la tourmente par un petit chasseur à pied qui sait transposer ses émotions en véritable poète. Jean de Lass n'ignore rien non plus des rouages si fragiles et si compliqués qui font que l'on compare les demoiselles fréquentant les bars à des bibelots de luxe. La franchise est un cadre propre aux méditations. Ceux à qui la nature a départi une sensibilité excessive doivent, en interrogeant les fils de fer barbelés, les considérer également comme un symbole que l'on peut définir par les images les plus variées.

LE COLPORTEUR.

Une plaquette. — Édition libre. Nevers.

L'ODYSSÉE D'UN TRANSPORT TORPILLÉ

L'éditeur ignore qui écrit ces lettres qui parurent mutilées et tronquées, réduites d'un tiers, dans la *Revue de Paris*.

Le Pamir a été torpillé ! Qu'est devenu son officier, cette âme forte qui a trouvé sans le savoir le style et la tradition des plus grands écrivains ?

La lecture de *L'Odyssée d'un Transport torpillé* n'est pas sans amertume si l'on songe au prix que l'auteur a payé pour avoir le droit d'écrire ce livre de goût, de bon sens et de critique.

Que de *Pamir* seront encore coulés avant que la routine cède le pas à l'activité jeune et intelligente.

LE COLPORTEUR.

Un vol. in-16. — PAYOT, et C^o.

CHASSEURS DE BOCHES

par Jacques MORTANE

C'est le livre d'or de nos « as » de l'aviation et l'initiation, pour le public, aux mystères des grandes aventures de la guerre aérienne. Jacques Mortane, dans une langue claire et précise, nous fait pénétrer dans l'intimité des camps d'aviation. Les aviateurs anglais et alliés ne sont pas oubliés dans ces pages émouvantes où les exploits des héros de l'air s'élevaient à la hauteur du poème épique.

Jacques Mortane a laissé les faits parler eux-mêmes, sans commentaires, avec l'émotion honorable d'un camarade d'armes loyal et sensible.

LE COLPORTEUR.

Un volume in-16. — Prix net : 4 fr. 50. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

LA FANGE

par SHERIDAN

Une admiration pour les clowns égale à celle de M. Sheridan m'a fait prendre le plus grand plaisir quand j'ai lu ce livre d'une coloration infiniment juste et d'une connaissance parfaite des mœurs de certains milieux où nous avons tous évolués avant la guerre.

M. Sheridan excelle à rendre la sinistre bêtise des clients dans les cabarets de nuit. Beaucoup parmi ces clients sont morts et morts en soldats courageux. Mais la bêtise?... Hélas !

LE COLPORTEUR.

Un vol. in-16. — La Renaissance du Livre.



... JE TRADUIS UNE LETTRE DATÉE DU DUSSELDORF LAISSÉE ICI PAR UN SOUS-OFFICIER ALLEMAND.

(Illustration de R. DILIGENT, extraite de : *Les Heures déchirées*)

LES HEURES DÉCHIRÉES

(NOTES DU FRONT)

par Léo LARGUIER



C'est un poète qui a écrit ce livre dont la noblesse de pensée s'oppose aux brutalités de l'heure.

Soldat d'infanterie, Léo Larguier fait la guerre mais ne la subit pas. Sa personnalité demeure intacte devant différents spectacles que tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont porté et portent les armes connaissent pour en avoir été les témoins.

Les Heures déchirées ne constituent pas un livre de guerre comme les autres, parce que l'auteur n'est pas non plus comme les autres.

Cette sensibilité charmante qu'il sait transposer en véritable artiste donne à l'ouvrage une haute élégance, un peu en marge de l'horreur, mais d'une tradition reconfortante.

Un volume in-16, illustré par R. DILIGENT. — Prix net : 4 fr. 50. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

LETTRES D'UN VIEIL AMÉRICAIN

Traduites par J.-L. DUPLAN

Préface de LYSIS

« Quel pays parfait serait le vôtre, dit le vieil Américain, si on y introduisait un peu d'américanisme. Nous autres Américains nous nous rendons compte à quel point nous avons besoin de votre culture, parce qu'on ne peut pas importer d'un seul coup ce que des siècles seuls peuvent créer, tandis qu'il n'est pas impossible que vous rattrapiez d'ici dix ans, si vous le voulez, l'avance de nos industries. »

Le vieil Américain a raison et c'est pourquoi nous regrettons amèrement la perte de la cathédrale de Reims.

LE COLPORTEUR.

Un vol. in-16. — PAYOT, et C^o.

LIVRES REÇUS

Le Cœur de Poupette, par Ch. Henry-Hirsch (Flammarion). — *Le Péril mystique dans l'inspiration des Démocraties contemporaines*, par Ernest Seillière (Renaissance du Livre). — *Jojo et son Amie*, par Charles de Saint-Cyr (Renaissance du Livre). — *Claude Le Petit*, par Frédéric Lachèvre. — *Monsieur d'Amérique*, par H. de Régnier avec bois de G. Daragnès (Crès).

POUR LES ÉCRIVAINS

Une heureuse initiative, à une époque surtout où nombre d'écrivains mobilisés ne peuvent s'occuper de leurs affaires, c'est celle que vient de prendre l'Agence littéraire française en se chargeant de l'examen et, le cas échéant, du placement de toute production inédite, romans, nouvelles, articles, poèmes... etc. — La personnalité de notre excellent confrère, M. Marcel Berger (31, rue La Fontaine, Paris (XVI^e)), nommé directeur littéraire est le plus sûr garant du sérieux de cette nouvelle et importante organisation.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à : LE COLPORTEUR, Rédaction de J'ai vu, 30, rue de Provence, Paris.

Globéol

donne de la force

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie
Maladies
des nerfs

Épuisement
nerveux
Surmenage
Anémie
cérébrale
Débilité

Tonique vi-
vifiant, abrè-
ge les conva-
lescences,
augmente la
force de vivre.

Reminerali-
se les tissus.
Nourrit le
muscle et le
nerf.

Etabl^{ts} Chatelain,
2 bis, r. Valenciennes,
Paris Le 11^o.
7 fr. 20, les 3 fla-
cons, franco, 20 francs.

Communication
à l'Acad. de Médecine
du 7 juin 1910

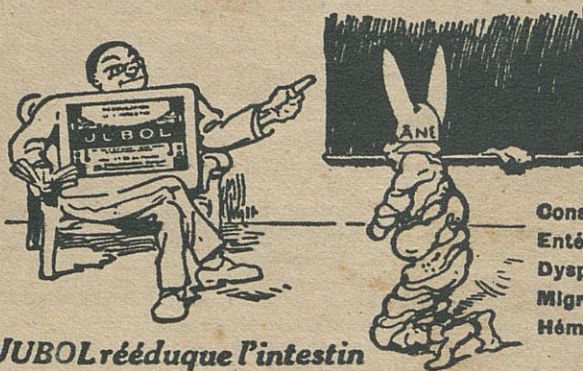
— Du GLOBÉOL, du GLOBÉOL, cher ami, si vous
ne voulez plus avoir la mine d'un amoureux transi.

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D^r DELSAUX, médecin sanitaire maritime.

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la
rééducation fonctionnelle de l'intestin



Constipation
Entérite
Dyspepsie
Migraine
Hémorroïdes

JUBOL rééduque l'intestin

L'OPINION MEDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer d'un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Prof^r PAUL SUARD,

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de Médecine
navale. Ancien médecin des Hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes
pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est
l'antiseptique idéal
pour le voyage. Elle se
présente en comprimés
stables et homo-
gènes. Chaque dose
jetée dans
deux litres
d'eau nous
donne la so-
lution parf-
mée que la
Parisienne a
adoptée pour les
soins rituels de sa
personne.



Excellent produit
non toxique, décon-
gestionnant antileu-
cortrhéique, résolutif
et cicatrisant Odeur
très agréable. Usage
continu très
économi-
que. Assure
un bien
être réel

Exigez la nouvelle forme en
comprimés, très rationnelle
et très pratique

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue
Valenciennes, Paris, et toutes phar-
La boîte 100, 5.30, les 4 100, 20 fr
La grande boîte, 100, 7 fr 20
les trois, franco, 20 francs

Communication
à l'Académie de Méde-
cine (14 octobre 1913)

L'OPINION MEDICALE

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime »

D^r HENRI RAJAT,

Docteur en sciences de l'Université de Lyon, chef du Laboratoire des Hospices Civils
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Pagéol

répare la vessie



Guérit vite et
radicalement
Supprime
les douleurs
de la miction
Évite toute
complication

L'OPINION MEDICALE...

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph Simon,
Médecin-Major,
Hôpital Militaire
d'Annecy.

« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites. »

— Vous levez-vous la nuit ? Avez-vous des défaillances vésicales ? Le Pagéol décongestionne et rajeunit les tissus des voies urinaires, qu'il remet complètement à neuf en tuant tous les microbes qui les habitent.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes Phar-
macies. La 1/2 boîte, franco, 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco 11 fr.